XVII

POÉSIES
DE DOM GUÉRIN
(DE NANT)

PUBLIÉES

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. E. MAZEL ET H. VIGOUROUX

DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
HAMELIN FRÈRES

1876

D292 015079

2 parties.

LI 02-39a
PPN 012163139

K 4 34 (I)
G.40 (I)

POÉSIES

DE DOM GUÉRIN

POÉSIES
DE DOM GUÉRIN
(DE NANT)

PUBLIÉES

POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR

MM. E. MAZEL ET H. VIGOUROUX

DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE

MONTPELLIER
IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
HAMELIN FRÈRES

1876

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIONALES
LINGUISTIQUE

AVERTISSEMENT

—

La publication suivante comprend six pièces qui parurent dans la *Revue des langues romanes* (années 1874-1875). Elles font partie des œuvres inédites de Dom Guérin, de Nant-en-Rouergue, moine-poëte de la seconde moitié du XVII[e] siècle et auteur du *Dialogue*, si populaire, *de l'Ombre de l'abbé de Nant avec son valet Antoine.*

Pour ce travail, nous avons mis à profit la lecture d'un manuscrit contemporain, rencontré accidentellement, et qui avait appartenu à l'un des survivants de la descendance collatérale de Dom Guérin[1].

Cette copie, faite peut-être de mémoire et par un scribe pressé, est restée dans tous les cas l'écho fidèle de la donnée première du poëte. En supposant à ce scribe une origine languedocienne, ce qui n'a rien d'invraisemblable, vu les relations nombreuses qui ont toujours existé entre Nant, d'une part, Lodève et Montpellier, de l'autre, on s'expliquera naturellement les lacunes assez nombreuses, les variantes d'orthographe et même de dialecte, que renferme notre manuscrit.

Dans le courant de l'année 1874, le hasard a mis en nos mains une autre copie, malheureusement incomplète, des poésies de Dom Guérin. Elle a dû être faite vers 1825 par un transcripteur qui s'est tenu pour obligé de reproduire les fautes fréquentes de l'original qu'il avait sous les yeux.

Cette découverte nous a permis du moins de combler les lacunes du vieux texte, qui est resté, malgré tout, notre guide préféré.

Nous aurions vivement désiré soumettre celui-ci à une révision

[1] M. Jules Bruguière, propriétaire à Nant, dont la grand'mère, était la nièce du dernier des Guérin. Nous lui devons la connaissance de plusieurs détails qui pourront trouver place un jour dans un essai biographique sur le poëte nantais.

orthographique complète ; mais, outre qu'un pareil travail est toujours périlleux, le manque absolu de termes de comparaison eût rendu notre tentative problématique et contestable par quelques côtés. Elle eût fait aussi disparaître, avec l'orthographe du manuscrit, qui est celle du XVII[e] siècle, certaines formes dont la constatation ne sera pas inutile, car elles tiennent vraisemblablement à des influences dialectales particulières.

Qu'il suffise au lecteur de se rappeler que, dans l'idiome actuel, le *b* se substitue ordinairement au *v*, et que les voyelles *a* et *e* au milieu ou à la fin des mots et dans les diphthongues *ia*, *ié*, *ian*, *ien*, prennent le plus souvent le son rude de l'*o*. *Pantero* se dit *pontero* ; *desplazé*, *desplozé* ; *atrapat*, *otropat*, *couroune*, *courouno* ; *cambes*, *cambos* ; *n'i'a*, *n'i'o* ; *vouliè*, *bouliò* ; *s'avié*, *s'obiò* ; *vesian* fait *besiau*, *fosièn* et *se batièn* = *fosiau* et *se botiau*, etc. Et cependant on dit : *lo molòutiè*, *lo fouliè*, *lou poumiè*, *loi onan*, plutôt que *lo molòutiò*, *lo fouliò*, *lou poumiò*, *loi onon*, qui sont du pur rouergat[2].

Nous nous efforcerons une autre fois de compléter la publication des œuvres de Dom Guérin, qui ne sont pas, sans intérêt, aussi bien pour l'étude de la poésie romane que pour celle des sous-dialectes du Rouergue au XVII[e] siècle. Bien que cette tâche ne soit pas exempte de sérieuses difficultés, nous ne désespérons pas de la mener un jour à bonne fin.

E. Mazel et H. Vigouroux.

[1] Avant de finir, nous tenons à remercier M. Alph. Roque-Ferrier du concours qu'il a bien voulu nous prêter dans la rédaction de la partie bibliographique. Nous avons mis ses conseils à contribution pour tout ce qui concerne les auteurs anciens et modernes qui ont servi de modèle à Dom Guérin.

POÉSIES
DE DOM GUÉRIN

SOUNET SUR LOU VALOUN DE NANT[1]

Dous valoun, aimable séjour,
Dont l'aïgo lindo que te bagne
Non trove pas cap de campagne
Qu'égale aquelle de ton tour,

Perdouno s'aouze metre al jour,
Ambe mon esprit de montagne,
Tant de beutat que t'acompagne:
Aquo fau per marque d'amour.

SONNET SUR LE VALLON DE NANT

Doux vallon, aimable séjour, — dont l'eau claire qui t'arrose — ne rencontre nulle campagne — qui égale celle qui est autour de toi,

Pardonne si j'ose mettre au jour, — avec mon esprit de montagne, — toute la beauté qui t'accompagne: — cela, je le fais pour marque d'amour.

[1] Ce sonnet vient après la *Description de la ville et du vallon de Nant*,

L'on non te vey, dins mon oubratge,
Que coume d'arriés un nuatge
Ou coume à travers de rideux.

Faudrié, per faire ta peinture
Coume la fache la nature,
Que mous dets fouessou de pinceux.

On ne te voit dans mon œuvre — que comme derrière un nuage, — ou comme à travers des rideaux.

Il faudrait, pour faire ta peinture — comme la nature la fit, — que mes doigts fussent des pinceaux.

dans le ms. A. Il a dû probablement servir de préface et peut-être d'envoi à cette longue pièce.

DESCRIPTION DE LA VILLE ET DU VALLON DE NANT

DESCRIPTION

DE LA VILLE ET DU VALLON DE NANT

Piey que dins lou valon de Nant (*a*) ay pres naisence,
Vollé, per un effet de ma recounouicence,
Non pas per me douna glorio ny vanitat,
Craiouna lou tableu des traits de sa bautat.
Es vray q'ieu passaray veleu per temerary,
Percé que mon esprit es un pauc trop vulgary
Per pegne vivamen [1] et fa paretré al jour

DESCRIPTION DE LA VILLE ET DU VALLON DE NANT

Puisque j'ai pris naissance dans le vallon de Nant, — je veux, par un effet de ma reconnaissance, — et non pour me donner vanité ou gloire, — crayonner le tableau des traits de sa beauté. — Il est vrai que je passerai pour téméraire peut-être, — parce que mon esprit est trop vulgaire—pour peindre vivement et faire paraître

[1] Ms. A: *Vitamen*.

[2] La *Description de la ville et du vallon de Nant*, intéressante pour la connaissance de l histoire locale, est la pièce la plus faible de dom Guérin : incorrections, redites, chevilles, constructions embarrassées, rien n'y manque. C'est à peine si l'on peut y glaner çà et là quelques vers heureusement frappés. Notre version ne se ressentira que trop des défauts de l'original ; pour atténuer un peu ceux-ci, il eût fallu employer le mode de traduction *à la belle infidèle*, si fréquemment usité au dix-septième siècle et si justement abandonné aujourd'hui. Nous n'avons pas cru devoir aller jusque-là. Tout au plus avons-nous supprimé quelques répétitions trop saillantes.

Toutes las raretats d'un tant poulit sejour.
Mais, quand tou lou pais blamarié mon oubratge,
Yeu vole, sans manqua, ly randre aquel oumatge.
Estime may passa per quauque presomtous [1],
Que d'estré cresegut un ingrat oublidous.
Que ce quauque saven vol fa lou critiquairé,
Yeu ly diray qu'ay fach ce q'ieu a[i] degut fairé [2].
Veleu, et sans veleu, quauqué i[g]nouren babard
Dira, per me chouqua, qu'aquo n'es pas mon art,
Et que quaudrié q'ieu fous Ronsard ou Théophile [3],
Per fa la descritieu de nostre belle ville.
Aquo milhou me manque et m'en sabbé prou mal,
Per un tan bel subjet on ay pas de cobal [4].
Lou monde sap bé prou qu'on souy pas [5] philos[ophe] :
Qual pot faire un montel sans obeire d'estoffe ?
N'importe, lous esprits plus subtils que lou mieu
Atribuaran tout a ma bonne intentieu.
Que ce quauque brouillon dis mal de ma beso[u]gne,
Ly dirai [6] qu'es un fat, un moraut, un ibrougne.

au jour — toutes les raretés d'un séjour aussi beau. — Mais, lors même que tout le pays blâmerait mon œuvre, — je veux, sans y manquer, lui rendre cet hommage. — J'estime meilleur de passer pour quelque présomptueux — que d'être cru oublieux et ingrat. — Que si quelque savant veut faire le critique, — je lui dirai que j'ai fait ce que j'ai dû faire. — Peut-être (et sans peut-être) quelque bavard ignorant — dira, pour me choquer, que ce n'est pas là mon métier, — et qu'il faudrait que je fusse Théophile ou Ronisard — pour faire la description de notre belle ville. — Le meilleur me manque pour cela, et je m'en sais mal à moi-même. — Pour un aussi beau sujet, je n'ai nul cheval (*Pégase ?*) — Le monde sait bien assez que je ne suis pas philosophe ; — et puis, sans étoffe, peut-on faire un manteau ? — N'importe, les esprits plus subtils que le mien — attribueront tout à ma bonne intention. — Que si

[1] Ms. A : *Presetous*. On lit au-dessous et d'une autre main: *presomptous*, qui est la bonne leçon. Ms. B : *per un presomtuous* — [2] Ms. A : *Ce qu'el a degut faire*. Ms. B : *ce que ai degut faire*. — [3] Ms. B : *que caudrio que fouguess Ronsard ou Théophilo*. — [4] Ms B : *yeu n'ai pas de cobal*. — [5] Ms. B : *qué souy pas*. — [6] Ms. A : *Yeu ly dirai*.

Or donc per m'expliqua, sans q'ieu m'estende tant,
Yeu vous vau expliqua d'on ven lou non de Nant.
Non vollé pas serqua grande philosophie,
Per vous dire d'on ven son attimologie;
Son nom, sou m'es avist, ou mostro claromen.
Mais, per mieux m'espliqua, saurés premieiromen
Que lou plan de la ville ere tout esquatique,
Selon qu'ou a[i] trouvat dins un titre autentique.
Aqui non vesias pas res plus a tout l'entour,
Q'une forme d'estan que durabe toûjour,
A cause que Dursou aquel temps inondabo
Partout aquel valon que tout aquo nadabo.
Mais per lors de paisans, egalomen pous[s]ats
De la bautat del lioc, cruserou de foûçats
Ambé tant de succés que, sans demoura gairé,
L'aigue se randiquet[1] al cours qu'on ly fay faire.
Piey tenguerou conseil, et, per toutes rasous,
Fouguet deliverat d'y faire de maisous (*b*),

quelque brouillon dit mal de ma besogne, — je lui dirai, *moi*, qu'il est un maraud, un homme ivre, un fat.

Or donc, pour m'expliquer sans tant m'étendre, — je vais vous rendre raison d'où vient le nom de Nant. — Je ne veux pas chercher une philosophie bien grande — pour vous dire d'où vient son étymologie ; — son nom, à mon avis, le montre clairement. — Mais, pour mieux m'expliquer, premièrement vous saurez — que l'endroit occupé par la ville était tout aquatique, — selon que je l'ai trouvé dans un titre sûr. — Là vous n'auriez rien vu de plus tout autour — qu'une sorte d'étang qui toujours durait, — parce que le Durzon inondait, à cette époque, — tout ce vallon et que tout était submergé.— Mais, pour lors, des paysans, poussés également — par la beauté du lieu, creusèrent des fossés — avec tant de succès, que, sans trop demeurer, — l'eau se rendit au cours qu'on lui fait suivre. — Puis ils tinrent conseil, et, pour toute sorte de raisons, — il fut délibéré d'élever des maisons *en cet endroit*. — Et ils nommèrent celles-ci Nant. On s'imagine, depuis, — que notre

[1] **Ms.** B : *se gandiguet*, leçon bien meilleure.

Et las nommerou Nant. Despiey l'on s'imagine [1]
Que nostre ville pren d'aqui [2] son origine ;
De sorte qu'aquel nom pren sa desrivatieu [3]
Del verbe : *nare, no* [4], suivant mon opinieu (*c*):
Car, se lou congujas comme la regle ourdoune,
Trouvas [5] *nant* al pluriel a la tierce persoune.
Vesés aqui d'on pren [6], suivant mon sentimen,
Nostre ville, son nom et son commençamen [7].
Nant est dins lou Rouergue, et [8] l'ovesquat de Babre (*d*).
Dependen d'un seignou qu'on porte pas lou sabre [9].
Et nautres relevan [10], per nom me trompa pas,
D'un abat qu'es seignou aut et mouïen et bas (*e*).
Dins la ville aux faubours a quattré cens familles (*f*),
De brabés compagnons e de poulides filles.
Toutes en général viven prou bous amits,
Amay sen, Dieux mercy, talomen catoulits
Que, de pau que n'aven qu'ne fede tarade
Enfecté lou troupel quand y serié mesclade,
La poulice de Nant an a jomay voulgut

ville tire de là son origine. — De telle sorte que ce nom prend sa dérivation — du verbe *nare, no* (?), suivant mon avis ; — car, si vous le conjuguez, comme l'ordonne la règle, — à la troisième personne, au pluriel vous trouverez *nant*. — Vous voyez là d'où, selon mon sentiment, notre ville prend — son commencement et son nom.

Nant est dans le Rouergue, et l'évêché de Vabre, — dépendant d'un seigneur qui ne porte pas le sabre ; — et, pour ne pas me tromper, — nous relevons, nous, — d'un abbé qui est seigneur haut, bas et moyen. — Dans la ville et dans les faubourgs, il y a quatre cents familles, — *beaucoup* de jolies filles et de braves compagnons. — Tous, en général, nous vivons assez bons amis ; — et nous sommes, Dieu merci, tellement catholiques — que, de

[1] Ms. B. : *despiey lou cing ozimo*.— [2] Ms. B. : *despiey*. —[3] Ms. A : *descrivatieu*. — [4] Vers corrompu et que le Ms A donne ainsi : *Del meme noun oustant*.— [5] Ms. A: *trouvarés*. — [6] Ms. B. : *ven*. — [7] Nous restituons ce vers, qui manque au ms. A, d'après le ms. B. — [8] Ms. A : *dins* —[9] Ms. A: *Et dependen*. Le Ms. B. donne: *que porto pas*.— [10] Ms. A : *revelan*.

Que lou mendré hugounaut si sié jamay tegut;
Et despiey seguissen talomen aquel ordre (*g*),
Que nous farian grilla puleu que ne remordre [1].
....
Et que sou mestigats, percé que, sans menty,
(Le)ur ere trop fachus de se leva maty.
Leur temple, que parés quiquon de bel incare,
Mostre be qu'es estat une cause fort rare ;
Lou bastimen es haut et de grande espessou,
Apuiat d'une tour d'une estreme groussou,
Que domine sur tout et fa veiré sa teste
Incomparab[l]amen plus aut que tout lou reste [2] (*h*).
Aqui guardou lou corps del glorieux sant Sulpicé [3],
Que nous rand al beson un me[r]veilloux office ;
Car, quand lou reclaman dins nostres aff[l]ictieux,
Intercede d'abort per nautrés envers Dieux;
Et son interssisieu nous es tant fabourable,
Que sen deliverats d'un fleu que nous accable.

crainte qu'une brebis tarée — n'infecte le troupeau après qu'elle se serait mêlée à lui, — la police de Nant n'a jamais voulu — qu'il s'y soit tenu le moindre huguenot. — Et, depuis, nous suivons tellement bien cet ordre — que, plutôt que d'en démordre, nous nous ferions griller.

. . . . . .

et qui se sont adoucis parce que, sans mentir, — il leur était trop fâcheux de se lever matin. — Leur temple, qui paraît encore quelque chose de beau, — montre bien qu'il a été une chose fort rare : — le bâtiment en est élevé et d'épaisseur grande, — appuyé d'une tour d'une extrême grosseur, — qui domine sur tout et fait voir sa tête — incomparablement plus haut que tout le reste. — Là nous gardons le corps du glorieux saint Sulpice, — qui, au besoin, nous rend un office merveilleux ; — car, alors que nous le réclamons dans nos

[1] Il y a ici une lacune intentionnelle du scribe. Les vers qui suivent indiquent, ce semble, que dom Guérin prenait à partie ses confrères, non sans quelque malice apparemment. — [2] Il manquerait ici deux vers à rime masculine. — [3] Le ms. donne toujours : S^{t}, que nous lisons *sant*.

Et ce que remarquan de plus miraculoux,
Es que, quand l'invoucan dins las grandes caloux,
Que lou poblé pertout cride de secoresse,
Nous obten, sans manqua, de plego ben espesse.
Aquel sant mouriguet dedins lou trauc d'un roc,
Fils de sant Benezet et bestit de son froc,
A dos leguos de Nant dins un pais sauvatge (*i*).
Aqui, quand fa gran caut, anan en roumibatge
En son corps benheuroux, et sen assegurats
(Que) raromen tournan sans estré pla mouliats.
Nant on a pas res plus de bel dins son enceinte;
Mais, sertes, la compagne es daus pertout plasente.
Cal donc que sourtiguan [1], vesen de raretats,
Toûjours descoubrisen de noubelles beutats :
Fore lou gran pourtal (*j*) aven une esplonade,
Aquo nomman lou Claux (*k*) dins lou cal un cadun [2],
Despiguan nostre blatz percé qu'es del coumun.
Aqui vesen souven de jougaires en foule
Qu'a cops de palamas y fan couri las boules ;

afflictions, — il intercède d'abord pour nous envers Dieu, — et son intercession nous est si favorable, — que d'un fléau qui nous accable nous sommes délivrés. — Et ce que nous remarquons de plus miraculeux, — c'est que, lorsque nous l'invoquons dans les grandes chaleurs, — lorsque le peuple partout crie de la sécheresse, — il nous obtient une pluie bien épaisse, sans manquer. — Ce saint mourut dans le creux d'un rocher, — fils de saint Benoît et vêtu de son froc, — à deux lieues de Nant, dans un pays sauvage. — Là, lorsqu'il fait grande chaleur, nous allons en pèlerinage — avec son corps bienheureux, et nous sommes assurés— de revenir rarement sans avoir été bien mouillés *par la pluie*.

Nant n'a plus rien de beau dans son enceinte ; — mais, certes, la campagne est de tous côtés agréable. — Il faut donc que nous sortions. Nous voyons des raretés ; — nous découvrons sans cesse des beautés nouvelles. — Au dehors du grand portail, nous avons une esplanade, — que nous appelons le *Clos*, dans lequel — nous

[1] Ms. B.: *Cal doun que sourtiguen.*—[2] Ms. A: *dins lou calcadosam.* Notre correction est peut-être un peu conjecturale.

Aven aqui lou joc de paume et de valon,
Et las cartes fosen barailla dejout l'on ;
Un aubré sans pareil tout contre la sourtide,
Bastit al tour del tronc an de peyre causide [1].
Aqui dins lou mercat, que se ten lou digaux (*l*),
Trouvas [2] de vi, de pan, de froumatge amay d'iaux,
De touzelle, froumen, de paumoule granade,
D'ordy, de cousegal e de belle sibade ;
De sial e de mil et [3] force canabou,
D'als, de sebes, de nats, quant sen dins la sazou.
Las Sevenes, St-Jean, tout [4] aquelles montagnes,
Venou crompa de blat et portou de castagnes ;
Car, sans nostre merquat, aquelles Sevenols
Non mangarian qu'aglan comme lous esquirols,
Perce que lou froumen qu'es dins leurs trestoullieires [5]
Non es pas suffisen per nourry les chambrieires.
Mais yeu m'estende trop, contre mon intentieu;
Me cal, sans differa, segui ma narratieu

dépiquons nos blés, parce qu'il est commun *à tout le monde*. — Là, nous voyons souvent des joueurs en foule — qui font courir les boules à coups de mail ; — là, nous avons le jeu de paume et celui de ballon, — et nous faisons aller avec entrain les cartes sous l'orme : — un arbre sans pareil, tout en face de la sortie, — bâti de pierres choisies autour du tronc. — Là, dans le marché qui se tient le jeudi, — vous trouvez du vin, du pain, du fromage et aussi des œufs, — de la touzelle, du froment, de la paumelle grainée, — de l'orge, du méteil et de la belle avoine ; — du seigle, du maïs, beaucoup de chenevis ; — des aulx, des oignons, des navets, alors que nous sommes dans la saison *propice*. — Les Cévennes, Saint-Jean et toutes ces montagnes, — viennent y porter des châtaignes et acheter du blé ; — car ces Cévenols, sans notre marché, — ne mangeraient que des glands comme les écureuils, — parce que le froment qui est dans leurs chaumes — n'est pas suffisant pour nourrir les servantes.

Mais, contre mon intention, je m'étends trop; — il me faut, sans

[1] Vers oublié, écrit par une autre main. — [2] Ms. A : *trouvarés*. — [3] Ms. A: *et de*. — [4] Ms. A : *toutes aquelles*. — [5] Ms. B : *Dins sos rostoulieyros*.

Per une raretat talomen admirable
Que la pluspart cresian que fougues un[e] fable.
A cent passes del joc, abal dins un embaux,
Tout contre lou grand plan[1] qu'ay mensounat lou Claus,
Aven une gran fon dejoust une decente
Que mite[2] lou souleil quand verme et quand aumente ;
Et, quand al miech de juin torne creisé son cours,
Elle pareillamen se verme cade jour ;
De sorte que l'iver non rage que de goute
Et ramplirié d'estieu dins un jour dous cens boutes,
Et qu'on ou creira pas que vengue dos fes l'an
Veire se rage tant à Noel qu'à Sant-Jean (*m*).
Dedins un bastimen coume une froumotgeire
Aven un autre fon que val une glassieire ;
L'endrech es tant poulit que toutes l'admiran :
Son nom despiey longtemps es la fon de Peiran (*n*).
Se l'apetis vous pren de vieure d'aigue fresque,
Aqui lo trouvarés ou dins la Barbaresque.

différer, poursuivre ma narration — par une rareté tellement admirable, — que la plupart croiront que c'est un conte. — A cent pas du jeu, là-bas dans un enfoncement, — tout près de la grande place que j'ai nommée le *Clos*, — sous une descente, nous avons une grande fontaine — qui imite le soleil, lorsqu'il diminue et lorsqu'il augmente. — Car lorsque, au milieu de juin, il revient accroître son cours ; — elle, pareillement, diminue chaque jour. — De telle sorte que, en hiver, elle ne coule qu'à gouttes, — et qu'elle remplirait, l'été, deux cents tonneaux en un jour. — Et qui ne le croira pas, qu'il vienne deux fois l'année — voir si elle coule autant à la Noël qu'à la Saint-Jean.

Dans un autre bâtiment, comme une fromagerie, — nous avons une autre fontaine qui vaut une glacière : — l'endroit est si beau que tous nous l'admirons. — Son nom, depuis longtemps, est la fontaine du Peyran. — Si le goût (l'appétit) vous prend de boire de l'eau fraîche, — là vous en trouverez, ou bien dans la Barba-

[1] Ms. A : *grand pont*. — [2] Ms. B : *qu'embizò*, qui envie, jalouse.

Aquo's un autre nom d'une fort belle fon
Qu'aven pres des moulis, tout contre lou gran pon ;
Son aigue de cristal nays aqui sous lou tieuré
Tant fresque, que, quant sort, tout esquas se pot vieuré.
Es vray qu'on va pas lion sans aveire secours,
Car Dourbie l'endavalle en [1] son rapide cours.
Las fons qu'ay mensounat sou toutes à la vise,
Que jamay lou soleil on y toque pas vrise.
L'aigue de toutes tres es bouno que ravis [2] ;
On n'a pas q'un deffaut, que gaste nostres vis [3].
Lou gran pon qu'ay nommat on a que dos arquades ;
[Et] jamay non n'ay vist de milhou massounades.
Lou pillié qu'es al miech es fach tan finamen
Que dirias qu'n fustié la tirat al simen (*o*).
Lous baris sou pausats a dous coustats de ville,
Entourats daus pertout d'une plane fertille ;
Lou qu'es dessus lou Claux nomman lou bary naut,
Bastit dins un endrech ben poulit et ben caut.

resque. — C'est un autre nom d'une fort belle fontaine — que nous avons près des moulins, tout à côté du grand pont. — Son eau de cristal naît là sous le tuf calcaire, — tellement fraîche au moment où elle en sort, que c'est à peine si on peut la boire. — Il est vrai qu'elle ne va pas loin sans avoir secours ; — car la Dourbie l'emmène en descendant dans son cours rapide. — Les fontaines que j'ai nommées sont toutes à la bise (au nord), — et jamais le soleil ne peut les atteindre. — L'eau de toutes les trois est bonne à ravir. — Elle n'a qu'un défaut : c'est qu'elle gâte nos vins.

Le grand pont que j'ai nommé n'a que deux arcades : — jamais je n'en ai vu de mieux maçonnées. — Le pilier qui est au milieu est fait avec tant d'élégance (si finement), que vous diriez qu'un charpentier l'a tiré au fil à plomb.

Les faubourgs sont placés aux deux côtés de la ville,— entourés, de partout d'une fertile plaine. — Celui qui est en amont du *Clos*, nous l'appelons le haut faubourg. — Il est bâti dans un endroit

[1] Ms. A : *dins*. — [2] Ms. B : *bouno a ravi*. — [3] Ms. B : *Noun a que lou defaut de nous gasta lou vi*.

La paroisse es aqui ben dignamen servide (*p*)
Per doux boux capelans que ne tirou leur vide.
La ville es situade al mitan del valon,
(En) un endrech qu'es plan comme joch del va(lon).
La figure de Nant es quasy toute ronde ;
Tout es ben muraillant, car la peire y abonde (*q*) :
Sieix toures fan lou tour, d'une estreme nautou,
Qu'on brallou pas jamay d'un pas de leur cantou.
L'on pot sourty de Nant soulamen per tres portes :
Mais, per non menty pas, on son pas gaire fortes.
Lou castel abastial, qu'es un poulit sejour,
Es tout pres d'un pourtal regardant lou mietiour;
A tout coustat l'on vey de tourés ellevades,
Plus hautes que l'oustal et daus pertout flancades (*r*) :
Lou foussat, pla garnit de l'aige de Dursou,
Ben large e ben profont, antourou la maisou.
Mais tout ce que l'on vey dins aquelle demore
Non es pas à l'eguard de ce qu'on vey deffore ;
Car, en sourten lou cap de la fenestre en ors,

charmant et bien chaud;— la paroisse est là servie bien dignement par deux bons prêtres, qui en tirent leur vie. — La ville est située au milieu de la vallée,— dans un endroit qui est uni comme un jeu de ballon. — La forme de Nant est presque ronde en entier;— tout y est ceint de murailles, car la pierre y abonde. — Six tours [1], d'une extrême hauteur y sont placées ; — elles ne bougent jamais de leur coin d'un seul pas. — On peut sortir de Nant par trois portes seulement; — mais, à ne pas mentir, elles ne sont guère fortes. — Le château abbatial, qui est un agréable séjour, — est tout près d'un portail qui regarde le midi ; — à chacun de ses côtés on voit des tours élevées, — flanquées de partout et plus hautes que le château ;—le fossé, bien garni avec l'eau du Durzon, — entoure la maison ; il est profond et large. — Mais tout ce que l'on voit dans cette demeure — n'est rien en comparaison de ce que l'on voit dehors, —car, en sortant la tête à la fenêtre, — on voit devant le nez des champs, des prairies, des jardins;—on contemple

[1] Il y a ici un jeu de mots. Il faudrait traduire : *Six tours font le tour.*

L'on vey dovan lou nas[1] de camps, de prats e d'ors ;
L'on comtemple d'aqui la beautat de l'estrade[2] (*s*),
Ambe de grand nougies que servou de parade.
D'aqui l'on pot ausy, mais qu'on sian dins l'hivert,
Mille sorte d'ausels que chaqun fa son er.
Es un plazé rouial d'auzy guarda la notte
[Al] pinsart, al sinil, à la guaye linotte ;
Vous ausisés après pausats[3] subré lous ons
Lous pichots roussignols que fan mille fredons;
Et, se voulen sourty, pouden, lon de la rive
D'un canal qu'es guarnit aqui tout d'aigue vive,
Contenta nostre humou, toujour sus lou guason,
Canta, rire, dansa, dourmy s'on no beson;
Et[4] sans plus alongua, sans quita nostre fille,
Intrant[5] dins lou jardin del seignou de la ville.
Las filles van aqui per faire mille jots;
D'autres, en leurs gualans, per parla de leurs fiots.
L'herve fresque leur sert, a faute de cadieires,
Joust lous aubres fruchés plegats en espalieires (*t*).

de là la beauté de l'estrade,—avec les grands noyers qui lui servent d'ornement.— De là, bien que nous soyons en hiver, on peut ouïr — mille sortes d'oiseaux qui tous font leur air. — C'est un plaisir royal d'entendre garder la note — à la gaie linote, au pinson et au serin.—Vous entendrez également, posés sur les ormes, — les petits rossignols qui font mille fredons; — et, si nous voulons sortir, nous pouvons, le long de la rive — d'un canal qui est tout garni d'eau courante,—contenter notre humeur et, toujours sur le gazon, — chanter, rire, danser, dormir, si l'on en a besoin.— Puis, sans plus allonger, sans quitter notre file (prenant les choses à la file), —nous entrons dans le jardin du seigneur de la ville.—Les jeunes filles vont là pour faire mille jeux, — d'autres pour parler de leurs eux avec leurs galants. — L'herbe fraîche leur sert, à défaut de chaises, —sous les arbres fruitiers ployés en espaliers.

La ville, au dedans, n'a plus rien de beau— que l'église de celui

[1] Ms. B : *lous yols*. — [2] Ms. A : *estradre*. — [3] Ms. A : *poussa*. — [4] Ms. B : *Mais sans plus allounga*. — [5] Ms. B : *intren*.

La ville, per dedins, n'a pas res plus de bel
Que la gleise d'aquel que ten las claus del Cel.
Aquel temple es servit per dobze brabes mourgues,
Qu'an un[1] ruban per froc, son comme de canonges.
Aro vau dins un mout, per non m'estendre tant,
Vous dire ce que fa tout l'ournamen de Nant.
Vous cal saupre qu'aven, pres d'un de nostres varis,
Un coullege fameux de Peres douctrinaris
Que Pierrés de Mailac (*u*), baron de Maguallas,
Fondet per elleva lous enfans de Palas.
Las cinq classes s'y fan et la philosophie:
Non y manque res plus que la teologie.
En sourten del pourtal trouvas de regimens
De pichots enfantoux ambé leurs rudimens:
E lous autres que sou a la plus aute classe
Legissou Siceron et lous autres Horasse[2].
Yeu crese qu'ausiran dire qua[u]quematy
Que las fennes de Nant parlaran lou laty;
Et que vieura dex ans veira qu' aque[s]te ville

qui tient les clés du Ciel. — Ce temple est desservi par douze bons moines, — qui, avec un ruban pour froc? sont comme des chanoines.

Maintenant je vais, pour ne pas m'étendre tant et dans un mot, — vous dire ce qui fait tout l'ornement de Nant. — Il vous faut savoir que nous avons, près d'un de nos faubourgs, — un collége fameux de Pères doctrinaires, — que Pierre de Maillac, baron de Magalas, — fonda pour élever les fils de Pallas. — Ainsi que la philosophie, les cinq classes s'y font; — il n'y manque plus rien que la théologie. — En sortant du portail, vous rencontrez des troupes — de petits enfants avec leurs rudiments. — Les autres, qui sont à la classe la plus haute, — lisent Ciceron, et les autres Horace. — Moi, je crois que quelque matin on entendra dire — — que les femmes de Nant parlent le latin;— et qui vivra dix ans verra que cette ville — aura, et de beaucoup, plus d'étudiants que

[1] Ms. A : *cad'un*. — [2] Ms B :

A la pus hauto classo
Legissoun Ciceron, Virgile, Ovide, Horaço

Aura may d'estudians de bel cop que l'Esquille
Et dedins pau de temps aura may de renon
Que sepassabe[1] l'Ard, la Fleche amay Tournon (*v*).
Apres avé parlat del coullegé des Peres,
Me cal dire quiquon del couven de las Meres (*x*) :
S'on ne parlabo pas, m'appellarian ingrat,
[Car] leur establimen es dins mon consoulat.
Qual donques que satchas que son de Nostre-Dame,
Regides dignamen per une belle dame
Exate dins sa charge, et principalomen
Garde lous estatuts et regles del couben.
Sa bonne ecognomie es digne de louange.
Prudente en sas actieux , devote comme une ange,
E val tout[2] un tresor; car tout lou monde dis
Que leur pichot couben resemble un paradis.
Leur bastimen es fach subre lou roc del Tieuré
Et son protges del rieu quand voudran ana vieuré.
Tout leur apartemen regarde lou mietjour
Et podou fa veny l'aigue a la basse-cour.

l'Esquille ; — et que, dans peu de temps, elle aura plus de renom — que si elle surpassait l'Arc, Tournon et la Flèche.

Après avoir parlé du collége des Pères,—il me faut dire quelque chose du couvent des Mères : — on m'appellerait ingrat si je n'en parlais pas, — car c'est dans mon consulat qu'est leur établissement.—Il faut donc que vous sachiez qu'elles sont de Notre-Dame, — régies dignement par une belle dame ; —exacte dans sa charge, — elle garde les statuts et les règles du couvent ; — sa bonne économie est digne de louange. — Elle est dévote comme un ange, prudente dans ses actions;—elle vaut un trésor, car tout le monde dit — que leur petit couvent ressemble à un paradis. — Leur maison est bâtie sur le tuf calcaire. — Elles sont proches du ruisseau, lorsqu'elles voudront aller boire. — Tout leur appartement regarde le midi, — et elles peuvent faire venir l'eau à la basse-cour.

Après avoir parlé de la ville et des faubourgs, — des moines et

[1] Ms. A : *que surpassabe*. — [2] Ces trois mots sont restitués d'après le ms. B. Ils manquent au ms. A.

Apres ave parlat de la ville et des varis,
Des mourgues et curats, meres e douctrinaris,
[Yeu] volle entieiramen segui ma narratieu
De ce qu' ay entrepres dedins ma descriptieu.
Nostré valon es donc cavat[1] per dos rivieires
Bourdades d'aubrés nauts lou long de las aurieires.
L'une s'apelle Dourbie (*y*) et [2] ven de Lesperou :
Dins aquelle se pren de peis que fa frayou;
L'autre nomman Dursou (*z*), qu'es fresque comme glasse,
Que sy trempas las mans, d'istieu, las vous senglasse;
Et l'iver, al grand frech, s' avés grep a las mans,
Vous remet tout lou sang comme l'aigue des bans.
Aquelle fon sourtis, sur la plate campagne,
D'une conque de roc al pe d'une montagne;
Piey ven lou long des prats et, sans se departy,
Jusques qu'es arivade al pon de Sant-Marty (*aa*).
Quand a passat lou pon, se partis en dous brasses,
Dont l'un fay sy grand saut à vint ou trente passes,
Ambé un musiquamen tan plozent et tant doux
Que pourrié deverty las plus negres humoux.

des curés, des Mères et des Doctrinaires, — je veux entièrement suivre le récit — de ce que j'ai entrepris dans ma description. — Notre vallon est donc creusé par deux rivières — bordées d'arbres élevés sur leurs bords. — L'une s'appelle la Dourbie et vient de Lesperou ; — dans celle-là on prend du poisson à faire frayeur. — Nous nommons l'autre le Durzon ; son eau est fraîche comme la glace, — *tellement* que si vous y trempez les mains, en été, elles s'y gèlent ; — et l'hiver, par le grand froid, si aux mains vous avez l'onglée, — elle vous remet tout le sang comme l'eau des bains. — Cette fontaine sort, en plate campagne,—d'une conque de rocher au pied d'un mont, — puis elle vient le long des prairies, et sans se diviser, — jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au pont de Saint-Martin. — Quand elle a passé le pont, elle se partage en deux bras, — dont l'un, à vingt ou trente pas de là, fait un grand saut, — et en même temps un bruit si agréable et si doux, — qu'il pourrait distraire des plus noires humeurs. — Puis il va, de l'Estrade et de la

[1] Ms. B : *lavat*. — [2] Ms. A : *que ven*.

Piey va long de l'Estrade et de la Condamine,
Fairé un autre grand saut abal a la Mouline.
Quand a passat lou pon s'en van dins un canal
Per faire travailla las boulzés et lou mal.
Apres, tout murmuran, couris comme une balle,
Mais non va [1] guaire lion, car Dourbie l'endavale.
L'autre bras va dins Nant, et boumis as coustats
De rieux per arousa lous jardins et lous prats.
Apres, tout murmuran, lou grand canal l'enfile [2]
Et va sans s'aresta fa lou tour de la ville.
Quand a fach aquel tour, s'endavalle tout lis
Et va faire tira [3] sieix rodes de moulis.
Apres se met dins Dourbie, [et Dourbie] dedins Tar ;
Tar s'ajuste a Garoune et Garoune a la mar (*bb*).

Nant es plasat al miech de tres autes [4] montagnes :
L'une produis d'aglan et l'autre de castagnes;
L'autre qu'es drech [5] del Claux nomman Roque-Nontés,
[Aqu]elle pren son nom d'aquel gran roc qui es;
L'autre qu'es al coustat, dedassay la rivieire,

Condamine, — faire un autre grand saut à la Mouline, là-bas. — Quand il a passé le pont, il va dans un canal — faire travailler des soufflets de forge et un martinet. — Après, tout en murmurant, il court comme une balle; — mais il ne va pas bien loin, car la Dourbie l'absorbe. — L'autre bras va dans Nant et vomit, sur ses côtés, — des ruisseaux pour arroser les jardins et les prairies. — Après, tout en murmurant, il enfile le grand canal — et va faire mouvoir (tirer) six roues de moulin. — Après, il se perd dans la Dourbie, et la Dourbie dans le Tarn; — Tarn s'ajoute à la Garonne, et la Garonne à la mer.

Nant est placé au milieu de trois hautes montagnes: — une produit des glands et une autre des châtaignes.—Celle qui est en face du *Clos*, nous l'appelons le Roc nantais: — elle prend son nom du grand rocher qui y est. — L'autre qui est à côté, en deçà de la

[1] Ms. A: *non va pas.* — [2] Ms. B: *E piey tout douçoment lou grand canal enfilo.* — [3] Ms. B: *bira.* — [4] Ms. A : *dos autres.* — [5] Ms. B : *la qu'es a drech.*

Apellan lou Devat [1], autramen la Poncheire,
Et l'autre qu'es plasade aqui sur lou davan
Es un grand armitatge apellat Sant-Alban (*cc*).
La gleize [es] al pus haut que reste tout entieiro [2],
Despiey mille ans bastide ambe de grosse peire;
Lous habitants de Nant chaqun en poussessieu
Y van lou lendeman de la Resurrectieu.

D'aquelles tres grands piots q'ieu vene de n'escrieure
En la nayvetat que yeu n'ay degut dieure,
Se vey nostre valon que ten tout un pais,
Ambé tant de veutats que l'iol [3] s'en eblouis ;
D'amon [4] l'on vey pertout l'aygue que serpenteje,
L'on vey l'erve des prats que daus pertout verdeje,
E l'estrade surtout farcide de nougiés
Larges, ben e ramats, auts coume de clouqiés;
L'on lous vey agita quand lou ven lous manege ;
L'on y vey, dins un mout, la beutat que fadeje.

Dins lou valon aven, per la grace de Dieu,

rivière, — nous l'appelons le *Devois*, ou autrement la *Ponchère* ;— l'autre, qui est placée là sur le devant, — est un grand ermitage appelé Saint-Alban.— L'église est au plus haut, et tout en son entier elle y demeure, — depuis mille ans *qu'elle a été* bâtie avec de grosses pierres. — Les habitants de Nant y vont en procession chaque année, — le lendemain de la Résurrection.

De ces trois grands pics, que je viens de décrire — avec la naïveté (fidélité) que je devais (?), — on voit notre vallon qui contient une contrée — avec tant de beautés que l'œil en est ébloui. — De là haut on voit partout l'eau qui serpente,— on voit l'herbe des prés qui partout verdoie,— et l'estrade surtout ombragée (farcie) de noyers— larges, verts et rameux, hauts comme des clochers;— on les voit s'agiter lorsque le vent les secoue (manie);— on y voit, en un mot, une beauté qui enchante.

Par la grâce de Dieu, nous avons dans le vallon — des fruits pour l'hiver et d'autres fruits pour l'été : — des persèques et des

[1] M. B : *appelan lou Devès* — [2] Vers omis et ajouté plus tard, mais avec une omission : *la gleize al pus haut.* — [3] Ms. A. : *l'ioc.* — [4] Ms. A : *D'emon*.

De fruche per l'iver et d'autre per l'estieu ;
De precets et d'auberges, d'aubricops de Pavie [1],
Douces entre las dens comme s'erou d'oublies ;
De poumes per lous cans, per lous prats, per lous orts,
Que de tanses que n'ia n'engraisan nostres pors ;
N'aven de vlal du reu, d'agres et de jalades,
Que sou fresques tout l'an quand sou pla conservades ;
De renettes, d'anis, d'avignone, d'amour,
Que quand sen à Sant-Jean ne mangean cade jour,
D'agros, poumes d'enfer e de belles mourudes [2],
Poume Dieu, cananille e d'autres plus menudes ;
De serrieires per tout et de bels aguindoulx,
De castagnes que son qioches dedins un boul ;
De prunes de Damas, d'imperiales, de blanques,
De verals et de dat[s] [3] que fan coupa las branques ;
De nesplas comme d'iaux, en cinq closses dedins ;
De figues à l'abrie, per vignes et jardins ;
D'amellos à creva, d'auglanes pla granades.

alberges, des abricots de Pavie, — doux sous la dent comme si c'était des oublies ; — des pommes par les champs, par les prairies, par les jardins, — tellement abondantes que nous en engraissons nos pourceaux. — Nous en avons... (?) d'aigres et de glacées, — qui sont fraîches toute l'année, lorsqu'on les conserve bien ; — *nous avons* la reinette, l'anis, l'ignonette *celle qui est dite* d'amour, — *desquelles*, lorsque nous sommes à la Saint-Jean, nous mangeons journellement ; — nous en avons d'aigrelettes, de celles dites d'enfer, de belles joufflues ; — la pomme Dieu, la calville et d'autres plus petites encore. — Nous avons des cerises partout, de belles griottes ; — des châtaignes que l'on cuit en une seule *bouillaison* ; — des prunes de Damas, des blanches, des impériales, — du petit damas violet, des prunes-dattes à faire ployer (couper) les bran-

[1] Ms. B : « *De precels, d'aubricots, d'auberges de Pavie.* » Precets, ou pêche persèque — [2] C'est la pomme de Valréas, essence commune ; d'*agres*, pommes à cidre, pommes aigrelettes ; *jalades*, pomme de Moscovie ou d'Astrakan : pomme d'anis, c'est le fenouillet gris ; pomme d'enfer, c'est le cœur-de-bœuf ; *mourude*, ou *mus de lèbre* de Toulouse, postophe d'hiver. — [3] *Vérais* ou petit damas à fruit violet ; *dats*, ou prune-datte.

E de sorbes per tout a belles ramelades.
Non say non manque pas quantitat de coudons
De diverses faysous: de ponchuts et de rons [1];
D'amoures (*dd*) quauque pau e de cornies fort belles.
De peros de cinq cars, amay des muscadelos;
D'engouisses, de gouials, minetes e fondens
Que portou pla lou nom: que fondou per las dens;
D'estoupes bon cretien, d'autres belles perrasses [2]:
S'ieu l'as voulié conta, n'aurié may de cent rasses.
Per l'oulive qu'aven, non cal pas de moulis;
Mais, per de belles nois, aiso n'es lou pais;
Quand van al Lenguadoc, or d'une gran fourtune,
S'on cridou: « Nois de Nant! » on ne vendran pas une (*ee*).
Lou vi de Nant es bon, dalicat e frian,
[Ma]is n'es pas tant madur qu'aquel de Frontig(nan) (*ff*).

ches;— des nèfles *grosses* comme des œufs, avec cinq noyaux dedans; — des figues aux abris, dans les vignes et les jardins; — des amandes à crever (*les sacs* (?)); des noisettes bien pleines — et des sorbes partout à beaux rameaux. — Il ne nous manque pas non plus quantité de coins — de diverses façons, de pointus et de ronds; — des mûres quelque peu et des cornouilles fort belles; — des poires de cinq quarts, des musquées; — des poires d'angoisse, des *guillasses*, des menues, des fondantes, — qui portent bien leur nom *puisqu'elles* fondent entre les dents; — des triomphes (?), du bon chrétien et d'autres grosses poires. — Si je voulais les compter, j'en trouverais plus de cent espèces.

Pour les olives que nous avons, il ne nous faut pas de moulins; — mais, quant aux belles noix, c'en est ici le pays. — Lorsque *les marchands* vont en Languedoc, à moins d'un heureux hasard, — ils n'en vendront pas une, s'ils ne crient: « Noix de Nant! » — Le vin de Nant est bon, délicat et agréable *au goût*, — mais il n'est

[1] *Coudon ponchut*, ou coing-poire à forme allongée. *Coudon ron*, ou coing-pomme à forme arrondie.—[2] *Engouisse*, poire d'angoisse, bon chrétien d'hiver. *Gouials*, à Toulouse. *guillasso*: poire doyenné, peut-être gros gobon? *Minettes*, poires menues, poire dauphine, poire demoiselle *Fondens* sucré vert, verte longue, ambrette, virgouleuse. *Estoupes*, erreur du copiste, apparemment: est-ce le triomphe-de-Jodoigne, ou le St-Germain d'hiver?

Nostres fennes souven ne fan las deliquades;
D'abort que l'an tastat, ne son[1] accoustumados.
Enfin vous vaille Nant per un sejour heuroux ;
Que se quauque estiquit qu'on sié pas salutous,
Que sié fetble de nerfs, tout pallas et tout magré,
Ou be quauque gamat vengua aici changea d'ayré,
Vollé moury d'abort, se say demoré un an,
Qu'on sié gras coume un porc quand a mangeat d'aglan.

pas aussi mûr que celui de Frontignan. — Nos femmes souvent font les délicates *à son endroit*; — mais, aussitôt qu'elles y ont goûté, elles y prennent coutume.

Enfin je vous donne Nant pour un séjour heureux, — que si quelque *pauvre* épuisé, qui ne soit pas sain, — qui soit faible de nerfs, tout pâle et tout maigre — ou quelque poitrine tarée, vient ici changer d'air, — je veux mourir de suite, s'il demeure un an ici — sans devenir gras comme un pourceau lorsqu'il a mangé du gland.

[1] Ms. B : *y soun.*

NOTES COMPLÉMENTAIRES

(*a*) Nant (Aveyron), chef-lieu de canton de l'arrondissement de Millau, est situé dans une vallée qu'on a surnommée quelquefois « *le jardin du Rouergue.* » C'est un dépôt lacustre recouvert de prairies, de vergers et de terres cultivées. Le voyageur qui monte des plaines basses du Languedoc et franchit l'arête des Cévennes, soit aux cols du *Capelier* et de *Saucliéres*, soit vers le *Caylar* ou la *Vacquerie*, n'est pas peu agréablement surpris de rencontrer cette petite oasis, qui fait un si grand contraste avec les plateaux monotones et dénudés (*causses*) qui l'entourent de toutes parts. Son élévation au-dessus du niveau de l'Océan est de 505 mètres.

Des savants recommandables ont cru retrouver, à vingt-trois milles de Lodève et trente milles de *Segodunum* (Rodez), dans un village des environs de Nant, le hameau des *Cungs*, la station de *Condatomago* placée sur la carte de Peutinger. Il y avait là, en effet, avant l'arrivée des moines, un grand confluent formé par les cataractes nantaises, tombant dans la Dourbie sur une surface de cinq cents mètres au moins. Plus bas, à peu de distance, est la conjonction du Trevezel et de la Dourbie (Walckenaer, *Géogr. anc. et comp. des Gaules, suivi de l'analyse géographique des itinéraires anciens*, Paris, 1839, t. 1er, Condatom). Il est vrai que des autorités aussi sérieuses retrouvent, et non sans quelque raison, l'ancienne station de *Condatomago* à Millau (*Æmilianum*), au confluent de la Dourbie et du Tarn (V. de Gaujal, *Essais historiques sur le Rouergue*, t. III, p. 109 et suiv. (Rodez 1819).

La vallée actuelle de Nant était autrefois, son nom le dit, un vaste étang, ou marais. En 660, des religieux de l'ordre de Saint-Benoît vinrent s'y établir, sous la conduite d'un noble Aquitain, saint Amand, ancien évêque d'Utrecht et fondateur de l'abbaye de Moissac[1]; ils commencèrent leurs travaux de desséchement et jetèrent en même temps les fondations d'un monastère, autour duquel vinrent plus tard se grouper des habitations

1 V. sur ce point: *Histoire du Languedoc*, par dom Cl. de Vic et dom Vaissète, T. I, p. 348; *Gallia christiana*, t. 1 p. 2535; *Annales du Rouergue*, par de Gaujal, T. I, p 169; *Notice sur l'ancienne abbaye de Nant*, par M. l'abbé *** (Millhau, 1848), etc.

nombreuses. Ce premier établissement eut beaucoup à souffrir, soit des invasions des Sarrasins, soit des incursions normandes, soit enfin des guerres qui marquèrent le démembrement de l'empire de Charlemagne. En 878, Udalgarde, fille de Frédelon, comte de Rodez et de Toulouse, et son mari Bernard, seigneur de Rodez, le firent revivre. En juin 1135, le Pape Innocent II, par une bulle datée de Pise, et dont la copie existe aux archives de la paroisse de Nant, érigea le monastère en abbaye. Celle-ci devint commendataire en 1560, fut sécularisée en 1744 et définitivement supprimée en 1777.

Nant signifie encore torrent, cascade, cours d'eau, dans le langage de quelques vallées des Alpes. Cfr. les noms de lieu : Nans (Doubs), Nantua (Ain), Nant-sur-Bouron (Et. sard.), Nantey (id.), Nant (Angleterre), Nantes (Loire-Inférieure), où passent de grands cours d'eau.

(*b*) Il est au moins étrange que dom Guérin n'ait pas un mot de souvenir pour les membres anciens de son ordre, à qui doit être reportée la véritable fondation de Nant.

(*c*) Dom Guérin, comme il l'avoue naïvement, n'a pas mis beaucoup de peine à chercher l'étymologie du nom de Nant. Il a pris l'opinion admise à son époque, opinion qui dure encore parmi le vulgaire, et dont l'application, par jeu de mots, se prend communément dans le vers de Virgile :

Apparent rari *nantes* in gurgite vasto.

(*d*) L'évêché de Vabre a été supprimé par le Concordat, comme ses voisins de Lodève, Alais, Uzès, etc.

(*e*) L'abbé régulier de Nant avait toute juridiction sur l'abbaye et ne la partageait avec personne, pas même avec l'évêque diocésain, le Pape Urbain V l'ayant exempté de la juridiction de l'ordinaire en 1362. Il était crossé et mitré, avait sur la ville de Nant haute, basse et moyenne justice, et nommait à dix-sept bénéfices situés dans les diocèses de Vabre, de Rodez, d'Alais et de Nimes ; il siégeait de droit aux Etats du Rouergue.

Ses armes étaient d'or à la croix de gueules, chargée au cœur d'une mitre d'argent.

(*f*) Ce chiffre n'a pas sensiblement changé ; car, de nos jours, sur les 3,425 qui forment la commune, Nant par lui-même n'en renferme que 1,500 environ.

(*g*) Nant compte aujourd'hui dans son sein quelques protestants venus du dehors, et parmi eux, ironie de la destinée, le propriétaire actuel de l'ancienne abbaye.

(*h*) Arrivés dans un pays plongé sous les eaux, les bénédictins eurent d'abord à chercher un point culminant pour y établir leur demeure. L'église abbatiale occupe ce lieu élevé. La tradition rapporte, et l'examen des lieux confirme, que jamais les eaux de la vallée n'ont atteint le niveau

du sol de cet édifice. C'est autour de lui, et en quelque sorte à son ombre, que se groupèrent successivement les habitations des moines et celles des familles qu'ils occupaient à leurs travaux d'irrigation et d'assainissement.

Cette église, récemment mais incomplétement restaurée, offre un exemple remarquable du style roman. Elle date du commencement du XI[e] siècle. (V. *Notice sur l'église abbatiale de Nant*, dans les *Mém. de la Soc. des lett., scienc. et arts de l'Aveyr.*, t. 1, p. 67, par l'abbé Ravaille, actuellement curé de Saint-Thomas-d'Aquin, à Paris.)

(*i*) Hameau de Saint-Sulpice, dans les gorges de Trevezel, au-dessous de Trèves (Gard). (V. dom. Beaunier. *Recueil historiq., chronolog. et topographiq. des archevêchés, évêchés, abbayes et prieurés de France*. Paris, 1726, t. 1 (Nant). On y exploite une mine de houille de médiocre importance.

La tradition locale rapporte qu'à la nuit tombante, le saint anachorète allumait son flambeau et se mettait en rapports de prières avec d'autres ermites du voisinage, saint Alban de Nant, saint Guiral ou Gérault de Roque-Feuille.

N'y a-t-il pas là une sorte d'écho des vieilles croyances druidiques, ou le souvenir presque effacé des perturbations volcaniques dont ce pays porte tant de traces ? Cette partie des Cévennes se rattache au système des soulèvements qui, à une époque relativement moderne, ont formé les plateaux de Belvezet et de la Blaquererie, remarquables par leurs basaltes et leurs roches granitiques; on retrouve celles-ci au Saint-Guiral et vers le Causse noir. Le Saint-Alban lui-même, formé par un double cône, offre l'image d'un très-ancien volcan.

(*j*) Nant, muni d'une enceinte, comme toutes les localités un peu importantes, au moyen âge, avait trois portes : le grand portail au nord, la porte de l'abbaye, flanquée de tours, donnant au midi sur la campagne, et la porte de l'*Airal* (aire), à l'ouest. Un *pourtalet*, ou poterne, existait à l'est, près de l'endroit où se réunissent les eaux des divers canaux de la ville avant de descendre aux moulins.

(*k*) Le *Claus* est encore aujourd'hui la grande place où se donnent rendez-vous les oisifs, les joueurs et les marchands de passage. Elle est plantée — dans une de ses allées, qui longe la grande route et un canal d'eau vive — d'ormes séculaires, dont la tradition locale fait honneur à Sully. L'esplanade proprement dite, qui forme la grande aire à dépiquer le blé, est, dit-on, l'ancienne vigne de l'abbaye ; un véritable *enclos* qui a donné son nom à l'ensemble de la place.

(*l*) Tout cela a bien changé. Le marché existe encore, mais les marchands ne se rendent plus à Nant; ils vont à Saint-Jean-du-Bruel, où les bourses hebdomadaires du lundi sont de véritables foires. La position topographique de cette dernière ville, la route vers Trèves et Meyrueis et un courant habilement ménagé à partir de 1830, ont amené cette petite révolution locale.

(*m*) C'est la fontaine dite *du Claus*, située en contre-bas de la place. Elle a été maladroitement murée du côté de la campagne. Il n'y a, dans le phénomène qui excite si fort le naïf étonnement de dom Guerin, qu'un fait très-naturel, commun à toutes les sources qui viennent des profondeurs du sol.

(*n*) Aujourd'hui à peu près délaissée à l'extrémité du faubourg de la *Rouquette*, derrière la maison des Pères doctrinaires.

(*o*) Ce pont, dit *le pont de la Prade*, fait communiquer entre elles les deux rives de la Dourbie. C'est un gigantesque travail pour un mince résultat. L'opinion locale attribue son érection aux Anglais (XV^e^ siècle); mais il est assurément antérieur à cette époque, où l'on détruisait plus qu'on ne construisait. C'est peut-être l'œuvre des frères Pontifes, sous saint Louis et ses successeurs immédiats.

(*p*) L'église Saint-Jacques, patron de la paroisse, fut abandonnée en 1785, sous prétexte qu'elle menaçait ruine ; elle a été transformée en remise et affenage. L'église abbatiale est restée sous le vocable de saint Pierre; c'est aujourd'hui l'église paroissiale.

(*q*) Le sol de la vallée de Nant est un puissant dépôt adventif de tuf calcaire produit par les eaux du Durzon. Tout autour les pentes des montagnes sont formées de marnes supraliasiques. Plus haut, sur le plateau calcaire du Larzac, percé de basaltes, au sud, et sur le plateau du Causse noir, au nord, règnent le bajacien et l'oxfordien. Vers Algue, à l'est, on trouve un bel échantillon du trias, avec ses marnes irisées. Dom Guérin a donc raison de dire que la pierre à bâtir abonde dans la contrée.

(*r*) Aujourd'hui, le château, les murs et les tours ont disparu.

(*s*) *Estrade*, riche plaine au sud de la ville, traversée par un très-ancien chemin gaulois ou romain (*via strata*), qui contournait l'ancien lac.

(*t*) Ce grand et beau jardin appartient à M. le comte d'Izarn de Fraissinet. La coutume dont parle dom Guerin s'est maintenue jusque vers 1830.

(*u*) En 1666, Pierre de Maillac, baron de Magalas (Languedoc) et seigneur de Beauvoisin, près Nant, avait donné entre vifs aux Consuls et à la ville de Nant une somme de trente mille livres, payable après sa mort, pour l'établissement d'un collége de Pères doctrinaires chargés d'enseigner la grammaire et les belles-lettres. Il y joignit, par donation testamentaire, les propriétés dites de Maillac, de Cazelles et de la Rivière, où les doctrinaires firent creuser plus tard le canal qui porte encore leur nom. (V. *Annales du Rouergue*, t. II, p. 444.) Ce collége disparut à la Révolution. Tous les efforts faits depuis pour le relever sont demeurés infructueux. Ses bâtiments abritent aujourd'hui les écoles primaires, les archives municipales, la justice de paix, etc.

(*v*) Tournon, la Flèche, l'Arc (à Dôle), l'Esquille (à Toulouse), célèbres colléges des jésuites.

(*x*)Le couvent de N.-D. était situé, dit-on, au milieu du Faubourg-Haut non loin de l'établissement actuel des Ursulines. Cet emplacement pourrait toutefois être contesté.

(*y*) La Dourbie prend sa source sur l'Esperou, à 1375^{m} d'altitude. Elle reçoit peu après le Lengas et quelques autres cours d'eau, passe au village de Dourbie, qui lui doit son nom, et tombe comme un torrent à Saint-Jean-du-Bruel et à Nant, d'où elle s'infléchit, au nord, dans une gorge profonde, accidentée, laquelle sépare les deux plateaux calcaires du Larzac et du Causse noir, pour se jeter dans le Tarn, au-dessus de Milhau.

(*z*) Le Durzon sort du pied du Larzac, à environ six kilomètres sud-ouest de Nant, et vient se jeter dans la Dourbie à Nant même. On lui a trouvé, et non sans raison, une grande ressemblance avec le cours de la Sorgue, depuis la fontaine de Vaucluse jusqu'à l'Isle. C'est le Durzon qui formait l'étang primitif desséché par les moines bénédictins, en amont de la vallée; il reste encore quelques lagunes de ce dernier.

(*aa*) Pont, cascade, église de St-Martin-du-Vican, St-Martin-du-Bourg. Tout porte à croire que c'est là que descendit primitivement la colonie monastique conduite par saint Amand au VII^{e} siècle; la vieille route gallo-romaine qui longeait le pied des montagnes, au-dessus des plus hautes eaux de l'étiage, passait par ce bourg. L'église de Saint-Martin, entièrement construite de tuf calcaire, est un second exemple de l'architecture romane religieuse au XI^{e} siècle. Le service religieux s'y est célébré jusqu'à nos jours pour les populations suburbaines de Fraissinet, du Liquier, du *mas* du Pré, de la Rivière, etc. C'est seulement vers 1835 que l'église actuelle de St-Martin a été élevée au *mas* du Pré, au centre de la nouvelle paroisse.

(*bb*) Cette description est minutieusement exacte. La séparation du Durzon au pont de St-Martin en deux bras différents, la subdivision de la branche de gauche, ou Nantaise, en mille petits ruisseaux qui portent en tout sens la fraîcheur; leur réunion à l'est et sous les murs de la ville, pour s'épancher en bruyantes cascades vers les quartiers bas, où se trouvent des moulins à huile et à farine, des scieries, des fabriques de drap, tout s'y trouve raconté avec la plus grande précision. Il faut en dire autant de la description de droite, dite *de la Condamine* ou *de la Mouline*. (V. le plan topogr.).

(*cc*) L'ermitage de Saint-Alban (800 m. d'élévation), lieu de pèlerinage plusieurs fois séculaire, qui s'effectue tous les ans le lundi de Pâques et où se rendent presque toutes les paroisses voisines. Les enfants du pays qui ont essaimé au loin aiment à se retrouver, de préférence, à cette époque parmi leurs proches. Un prêtre distingué du diocèse de Nîmes, et originaire de Nant, a fait le récit chaleureux de cette solennité. (V. *Un lundi de Pâques à Nant-d'Aveyron*. Nîmes, Laporte et Attenoux, 1860, petit in-12.)

On s'occupe activement, en ce moment, de la reconstruction de l'ancienne église, qui menaçait ruine et qui était, du reste, insuffisante pour les besoins du culte.

(*dd*) A propos de mûres, nous devons faire remarquer que, selon la tradition locale, dom Guerin, envoyé fréquemment en mission dans les Cévennes, passe pour avoir introduit à Nant et à St-Jean-du-Bruel la culture du mûrier.

(*ee*) A Montpellier, on a retenu ce cri :

A la nosa de Nant,
Que se copa embé la man.

Aujourd'hui les belles et bonnes noix viennent de l'Isère et de la Drôme, sous le nom de noix de Grenoble. Nant s'est laissé ravir son ancienne renommée.

(*ff*) La vigne trouve dans les vallées de Nant et de St-Jean-du-Bruel sa limite extrême. Les derniers ceps sont immédiatement au-dessous de cette localité, au hameau de *Singleys*, à 535 m. d'altitude.

FABLO DEL LOUP ET DE L'OGNEL

FABLO DEL LOUP ET DE L'OGNEL [a].

Lou loup ombé l'ognel, ol grand cor de l'estieu,
Bebieau toutes al mesme rieu:
Lou loup ero daus la montado
Et l'ognel vers la dabalado.
Aquest[1] n'ovié pas vist lou loup,
Car on aurié pas tastat gloup.
Coumo lou loup[2] se retirabo,
Entrevejet l'ognel que se desalterabo
Et ly crido d'abort: « — Orestas, n'és pa tout,

FABLE DU LOUP ET DE L'AGNEAU

Le loup avec l'agneau, au grand cœur de l'été, — buvaient tous *les deux* au même ruisseau: — vers la montée était le loup, — et l'agneau vers la descente. — Celui-ci n'avait pas vu le loup, — car *sans cela* il n'aurait pas goûté une seule gorgée *d'eau*. — Comme le loup se retirait, — il entrevit l'agneau en train de se désaltérer, — et il lui crie de suite: « Arrêtez; ce n'est pas tout, — il ne faut pas

[1] Ms. A: *aqueste*. — [2] Ms. A: *l'ognel*.

» On cal pas tant fugy : vous vole dire un mout[1]. »
L'ognel, tout trambloutan et ven[2] estoumogat,
Vey que cal oubey, per force ou per bon grat ;
S'en va de rebalous al pe de la bestiasso
[Don] la presenço lou senglasso[3],
Que ly diguet incontinen :
« — Yeou vous vole enseigna, pichot impertinen,
» De m'ona troubla mon bruvatge.»
L'ognel respon, d'abort qu'enten oquel lenguatge :
« — Moussur, ere[4] joust vous ; Moussur, ere[5] pus bas,
» E noturelomen l'aigue non monte pas[6]. »
« — Oco non es pas tout ; yeu me plagne de pis :
» Couquineu, l'an possat, m'acoutçeros lous chis ;
» Amay une autre fes, preste à sauta la cledo,
» Me fogueros dousta la fedo.
» M'an encare avertit qu'un jour ton mojoural,
» Ofy de m'otropa, tendet un rejetal,
» Et que, dins un endrech qu'ovié vist une boufio[7],
» Per m'osouma dedins anet fairé une loufio[8] ;

fuir ainsi : je veux vous dire un mot. » — L'agneau, tout tremblotant, et le cœur prêt à défaillir, — voit qu'il faut obéir, de force ou de bon gré. — Il s'en va à pas traînants au pied de la méchante bête, — dont la présence lui glace le sang — et qui lui dit aussitôt : — « Moi, je veux vous enseigner, petit impertinent, — à m'aller troubler mon breuvage. » — Aussitôt qu'il entend ces paroles, l'agneau répond : — « Monsieur, j'étais au-dessous de vous, Monsieur, j'étais plus bas, — et naturellement l'eau ne monte pas. » — « Cela n'est pas tout ; moi, je me plains de pis *encore* : — petit coquin, l'an passé tu mis les chiens à ma poursuite, — et même, une autre fois *que j'étais* prêt à sauter la clairevoie, — tu me fis lâcher la brebis. — On m'a encore averti qu'un jour ton maître berger, — afin de me prendre, tendit un piége — et que, dans un endroit où il avait vu un abri, — pour m'assommer il alla dedans dresser un traquenard ; — qu'une

[1] Il doit manquer ici deux vers. — [2] Ms. B : *deven estoumacat*. — [3] Notre lecture est ici un peu conjecturale. — [4-5] M. A : *ero*. — [6] Il doit manquer ici deux vers. — [7] Ms. A : *loufio*. Nous supposons que le scribe a écrit ici *loufio* pour *boufio*, qui vient au vers suivant — [8] Ms. A : *boufio*.

» Qu'n aûtre cop al bosc, et per tout lou taillis,
» Ovié, per m'orropa, fach un rebolodis;
» Que non vey pas jomay possa cap de cosairé
» Qu'on l'y diguo d'abort : « Oisy trevo lou lairé »,
» Et que souven lou mesme, ambe sous dous goujats,
» Que sou contre yeu coume el de tout temps enrotgeats,
» [Al] four del Guilhaumard [1] fasen une batude,
» M'otendien sus lou pas qu'adun ombe une gudo.
» Ay fach osco de tout [2] et t'ay pla counousqut. »
« — L'an possat, s'ou disés, yeu n'ero pas noscut.»
« — Taiso-te, se ty play, me resounés pas gairé:
» Son eros tu [3], ero ton pairé. »
« — Mon pairé, excusas-me, Moussur, vous ovés tort:
» Quon yieu nosquere [4], [el] ero mort.
» Yeu vesé que vous ses une bestio cruello
» Et qu'ovés intentieu de me serqua quorello.»
« — Tu disés lo vertat. » Sans cap de remisieu,
Lou loup lou pren pel col, lou manjeo; piey adieu.

autre fois, au bois et par tout le taillis, — il fit pour me saisir un remue-ménage *incroyable;* — qu'il ne voit jamais passer de chasseur — qu'il ne lui dise aussitôt : « Ici rôde le larron », — et que souvent le même avec ses deux valets, — qui, comme lui, sont de tout temps enragés contre moi, — au four du Guillaumard faisant une battue, — m'attendaient au passage (*littéralement:* sur le pas) chacun avec un pieu. — J'ai fait marque de tout, et je t'ai bien reconnu.»—« L'an passé, dites-vous, mais je n'étais pas né.» —Tais-toi, s'il te plait, tu ne me réponds guère : — c'était ton père, si ce n'était toi.»— «Mon père ! Excusez-moi, Monsieur, vous avez tort : — il était mort quand je naquis. — Je vois que vous êtes une bête cruelle — et que vous avez intention de me chercher noise.»—« Tu dis la vérité. » Sans aucune rémission, — le loup le prend par le col, le mange ; puis adieu.

[1] Four à chaux ouvert encore de nos jours, non loin du bois de l'abbé de Nant, près la route nationale 99, à égale distance de Nant et de Saint-Jean-du-Bruel. Peut-être pourrait-on lire : [*Al*] *tour del Guilhaumard*, autour du bois du Guillaumard. — [2] *Osco*, marque des détaillants. — [3] Ms A : *S'on eros el.* — [4] Ms. A : *quon yieu nosques.*

NOTES COMPLÉMENTAIRES

(a) Les fabulistes anciens et modernes se sont littéralement disputé cet apologue, que l'on trouve dans l'Esope de Furia, Babrius, Phèdre, Gabrias, Romulus, l'anonyme de Névelet, Alexander Neckam, Vincent de Beauvais, le recueil d'Odo de Cerington, Marie de France, Eustache Deschamps, Faerne, Lafontaine, le Père Giraud *, etc.,

Il en existe de nombreuses versions en langue d'oc. Voyez nommément celles de l'abbé Richard *(Rec. de poés pat. et franc.)* et de Foucaud en Limousin; de MM. d'Astros (*Œuvres provençales*), Bigot (*li Bourgadiero*), Roumanille (*lis Oubreto*) et Crousillat (*la Bresco*), en divers sous-dialectes provençaux; de Limousin-Lamothe (*Revue de l'Aveyr. et du Lot*, n° du 26 juin 1837), en albigeois; de l'auteur des *Fables causides de La Fontaine, en bers gascouns*. Bayonne, 1776, in-8°.

* Il serait facile de pousser plus loin cette énumération, les fables ésopiques ayant eu la singulière fortune d'être, pour ainsi dire, adoptées par tous les peuples. On en a des traductions et des imitations en grec moderne (dès le XVIe siècle), en hébreu en islandais, en breton et en chinois.

FABLO DEL ROYNAL ET DEL COURPOTAS

FABLO DEL ROYNAL ET DEL COURPOTAS (a)

Del temps del rey Carocalla,
Qu'homés et miols soviau porla,
Un courbeu [1] que voulabo ô l'entour d'un vilatgé
Dessus une fenestro otrapo un bel froumatgé,
Et, d'abort que lou ten, coumenso à fendre l'er
Et va per lou mongea s'ojouca sur un ver [2].
Un roynal, que cossabo oval lon del rivatgé (*b*),
Levan un pauc la teste et vesen lou froumatgé :

FABLE DU RENARD ET DU CORBEAU

Du temps du roi Caracalla,—*alors* qu'hommes et mulets savaient parler,— un corbeau qui volait à l'entour du village — attrape un beau fromage au-dessus d'une fenêtre, — et, dès qu'il le tient, commence à fendre l'air — et va pour le manger percher (*littéralement* : se percher) sur un vergne.—Un renard, qui chassait là-bas le long de la rive,—levant un peu la tête et voyant le fromage :—«Dieu

[1] Gallicisme. Il faudrait *courbas*. — [2] *Verno*, aulne (*alnus viridis*).

« — Dieu te gar, vous ly dis, compaire courpotas ;
» [Ton] plumatge luzis coume lou tofotas.
» Se tu sovios conta coume lo cordounillo,
» Yeou te forié crea rey de la voulotillo.
» Malgré lous roussignols, malgré lous [e]stournelz,
» Tu seriés lou premié de toutes lous auselz. »
Lou pauré imbeissilas, lou mangeo-corougnado,
Per fa veiré sa voix laisso ona lo beccade.
Lou roynal ottentif, et qu'on fouguet pas sot,
Otrapo lou froumatge et fugis tant que pot ;
Se met dins une baumo e ly cride : « — Bestiasso,
» L'embitieu d'estré rey t'a fach perdre lo casso. »
Lou pauré courpotas s'en onet tout confus,
Et juret que jomay non contorié pas pus (*c*).

te garde, lui dit-il, compère corbeau ;— ton plumage luit comme le taffetas.— Si tu savais chanter comme le chardonneret, — je te ferais créer roi des volatiles.— Malgré les rossignols, malgré les étourneaux, —de tous les oiseaux tu serais le premier. »—Le pauvre grand imbécile, le mange charogne,—afin de montrer sa voix, laisse aller sa becquée.— Le renard attentif, et qui ne fut pas sot,—saisit le fromage et fuit autant qu'il le peut, — il se met dans un trou et lui crie : « Bête *que tu es*, — l'ambition d'être roi t'a fait perdre ta chasse. » — Le pauvre corbeau s'en alla tout confus — et jura qu'il ne chanterait plus jamais.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

(*a*) La fable du Renard et du Corbeau est encore plus répandue, s'il est possible, que celle du Loup et de l'Agneau. Voyez Esope, Phèdre, Marie de France, le *Roman de Renart*, la *Farce de maitre Patelin* (XV^e^ siècle), l'archiprêtre de Hita, Lafontaine, le Père Giraud, Pignotti, etc.

On en trouve des imitations ou des traductions par Foucaud en limousin; par Ravel (*la Paysade*), en auvergnat; par d'Astros et Bigot, en provençal; par Tandon (*Fables et Contes*) et Martin (*Fables, contes et autres poésies*), en languedocien de Montpellier.

Diouloufet (*Fablos, contos*, etc.) en a modifié l'ancienne et traditionnelle conclusion. Il n'est pas inutile de remarquer enfin qu'elle est tombée depuis longtemps dans le domaine populaire. On dit communément, par allusion à la mésaventure du corbeau : *A fach lou viage dau courpatàs*. L'abbé de Sauvages a compris cette formule dans la collection de proverbes qui est à la suite de son *Dictionnaire*, II, p. 373, ainsi que l'ont remarqué MM. Montel et Lambert, *Revue des langues romanes*, IV, 319.

(*b*) C'est la peinture exacte des lieux où se passe la scène. Le point auquel il est fait allusion ici, situé en aval de la petite ville de Nant, le long de la Dourbie, porte encore aujourd'hui le nom caractéristique de rivage des Aulnes (*rivairal des Vergnes*). Le hameau des Cungs, qui se trouve à 500^m^ de là, à mi-côte, est connu par les excellents fromages qu'on y fabrique de temps immémorial.

(*c*) Ces deux derniers vers — sans parler de quelques-uns de ceux de la fable précédente — ont une telle ressemblance avec ceux qui terminent la fable de Lafontaine, que nous nous sommes demandé un moment lequel des deux auteurs avait imité l'autre.

Tous deux ont vécu et écrit presque dans le même temps, et, chose à remarquer, ils offrent dans leurs écrits, comme dans leur caractère, une incontestable parenté.

L'absence d'une date précise, en ce qui concerne la mise à jour des diverses fables de dom Guérin, et la notoriété de l'immortel fabuliste, nous imposent, sur cette délicate question de priorité, une grande réserve.

Nous savons certainement que le poëte rouergat a écrit de 1650 à 1670. Or la première édition des fables de Lafontaine date de 1668, et même quelques-unes d'entre elles ont paru avant cette époque. (V. Walkenaer, *Histoire de la vie et des œuvres de Lafontaine*, édition Nepveu, 1821, p. 160).

Dès lors il est assez naturel de penser que dom Guérin se sera inspiré de l'inimitable écrivain, et qu'il aura tenu à honneur de suivre, en quelques-uns des sujets qui leur furent communs, un aussi parfait modèle.

LO FABLO DE L'AZÉ

LO FABLO DE L'AZÉ

L'azé[1] uno fes voulié veny choval,
Mais, se vous play, choval d'academie.
Anet trova Jupin, ly menet gran varal
E ly porlet ainsy [en] lengo d'Arcadie :
« — Jupiter, rey des dieux, despiey lou triste temps
» [Qu'ay quitat l'entour de ma mayre[2],
» Yeu travaillé toujour et non mange pas gairé,
» Et vivé malhureux, sans cap de passo-temps ;
» Al lioc que lou choval, aquel gros onimal,

LA FABLE DE L'ANE

Une fois l'âne voulait devenir cheval, — mais, s'il vous plaît, cheval d'académie. — Il alla trouver Jupin, mena grand bruit devant lui — et lui parla ainsi en langue d'Arcadie : — « Jupiter, roi des dieux, depuis le triste temps — où je quittai le voisinage de ma mère. — Je travaille toujours et je ne mange guère, — et je vis malheureux sans aucun passe-temps ; — tandis que le cheval, ce

[1] Ms. A : *Uno fés l'ase.* — [2] Lacune dans le ms. A. Le ms. B. ne nous a été d'aucun secours, la plus grande partie de ses vers étant ici absolument illisible. Celui que nous indiquons entre crochets est une pure conjecture de notre part.

» Se golomino, es fresc e fay fort boune vido[1];
» A toujour la grepio gornido
» Et sap pas soulomen qu'es aco que lou mal.
» Mais yeou, despiey qu'es nioch jusquo o lo motinado,
» Souffre la bastounado.
» E ben souven n'ay pas de paille mon sodoul. »
« — A vay [2], ly dis Jupin, jomay cap de tous frairés
» Non m'an proupousat tals affairés :
» Se tu te plaignés, sios lou soul.
» Mais tu, que fas lou miserable,
» Diguos, te sentis-tu capable
» De fa ce que lou choval fay ? »
« -- Pas pus rés [3], respondet d'abord nostré colandro [4],
» Yeu volé fa creva [5] lou choval d'Olexandro
» A fa de mouvemens, à porta per [6] grand fais.
» Jupiter, riguas pas; aqui n'a pas per riré. »
Lou bourrou fouguet pres al mout.
Joupin, en lou poussan à bout.
[Es segur] de lou fa dédiré [7].

gros animal, — se prélasse, est frais et fait fort bonne vie ; — il a toujours la crèche garnie — et il ne sait pas seulement ce que c'est que la peine. — Mais moi, depuis qu'il est nuit jusqu'à la matinée, je souffre la bastonnade,—et bien souvent je n'ai pas mon saoul de paille. »— « Ah ! bah ! lui dit Jupin, jamais aucun de tes frères — ne m'a de telles affaires exposé (*littéralement:* proposé): — si tu te plains, tu es le seul. — Mais toi, qui fais le malheureux, — dis, te sens-tu capable — de faire ce que le cheval fait ? » — « Plus rien, répondit notre baudet: — je veux crever le cheval d'Alexandre — à faire des mouvements, à porter ensuite de grands fardeaux. — Jupiter, ne ris pas, il n'y a pas là de quoi rire. » — L'âne fut pris au mot. — Jupin, en le poussant à bout,— était sûr de le faire dédire

[1] Ms. A : *mino.* — [2] Ms. B. : *bah ! bah !* — [3] Ms. B. : *Pas qu'oco.* — [4] *Colandro.* C'est un surnom de l'âne, équivalant à celui de rossignol d'Arcadie. — [5] Ms. B : *mais yeu forai peta.* — [6] Ms. B : *piey.* — [7] Lacune dans le ms. A. Le ms. B. donne seulement : *Savie be de lou fa dédire ;* on peut, sans trop hasarder, supposer qu'il y avait : *savie be,* ou bien : *es segu de lou fa dedire.*

[Aqueste, tout enfioca][1],
D'abort fouguet couvert d'une sello à piqua
E so maisso fouguet sorrado d'une brido ;
Ly fosié [2] renegua so vido.
Es be vray que de fa son debé se piquet,
Mais, après tout, nostre azé bourriquet.
L'assemblado esclatet : l'azé quittet la sello ;
Fouguet couvert de confusieu,
Prenguet sa forme naturello
Et piey voulguet pas pus chongea de conditieu [3].

Perqué l'home es donc tant pauc satgé [4],
El qu'a la rosou per portatgé ?
Perque toujour estre tentat
De possa d'estat en estat ?
Lou bourgés cargo lo ropiero,
Et lou souldat [5] se désespero
De ce que non es pas vourgés.
Enfy ne trouvarés pas gés

Celui-ci, tout enflammé, — fut d'abord couvert d'une selle, — et sa mâchoire fut serrée d'une bride; — cela lui faisait renier sa *nouvelle* vie. — Il est bien vrai cependant que de faire son devoir il se piqua; — mais, après tout, notre âne déserta le poste. — L'assemblée éclata *de rire :* l'âne quitta la selle — et fut couvert de confusion.— Il prit son allure (*littéralement*: sa forme) ordinaire, — et puis de condition ne voulut plus changer.

Pourquoi l'homme est-il donc si peu sage, — lui qui a pour partage la raison ? — Pourquoi toujours être tenté — de passer d'état en état ? — Le bourgeois ceint la rapière, — et le soldat est désespéré — de ce qu'il n'est pas bourgeois. — Enfin vous n'en trouverez point — qui ne veuillent passer de fortune en fortune, — qui n'abhorrent leur condition *présente*, — et, lorsqu'une autre devient com-

[1] Ce vers manque dans le ms. A. Le ms. B est ici presque illisible. Peut-être pourrait-on déchiffrer : *tout enfioca.* — [2] Ms. B: *Que ly fai.*— [3] Le ms B. a intercalé ici une sorte de titre dont il ne reste que cinq lettres : *Penso.* Il faut probablement lire : *Pensomen,* réflexion, moralité.— [4] Ms. A : *Perqué l'home donc es.* — [5] Ms. B : *Sourdat.*

Que non volgou [1] possa de f[o]urtuno en fourtuno,
Qu'on oborou leur conditieu,
Et, quand uno autre ven coumuno,
On volgou pas ovan poussa leur embitieu.
Se jetas l'iol sus uno autro persouno,
Sa conditieu vous paretra milhouno ;
[Ce]pandant, se venés jomay o son estat,
[Ser]es pas pus heuroux qu'autre fes [ses] estat.
L'arcansiel que charmo [2] la visto,
Qu'a de pus vivos couloux
Que l'escarboucle [3] e l'ametisto,
Non es fourmat que de vapous,
Que non au res de soulide et de ferme.
Une luzete esclato autan qu'n diaman,
Et piey, se n'oproutgas la man,
Non trouvarés qu'n pichot verme [4].
L'azé menabo gran varal :
Voulié veny choval ou be finy [5] so vido;
Mais n'oguet pas tostat lo mouleto e la brido [6],
Qu'aymet may de bon cor estré azé que choval.

mune, — ne veuillent pousser leur ambition plus avant. — Si vous jetez l'œil sur une autre personne,—sa condition vous paraîtra meilleure; — cependant, si vous parvenez jamais à l'état qu'elle possède, — vous ne serez pas plus heureux qu'autrefois vous ne l'avez été.

L'arc-en-ciel qui charme la vue, — qui a des couleurs plus vives— que l'escarboucle et l'améthyste, — n'est formé que de vapeurs,— qui n'ont rien de solide ni de ferme. — Une luciole a autant d'éclat qu'un diamant,— et pourtant, si vous en approchez la main, — vous ne trouverez qu'un petit vermisseau.

L'âne menait grand bruit: — il voulait devenir cheval ou bien finir sa vie ; — mais il n'eut pas plutôt senti le mors et la molette, — que, de bon cœur, il aima mieux être âne que cheval.

[1] Ms. A : *voulgués*. — [2] Ms. A: *charno*. —[3] Ms. A: *l'escarbouche*.— [4] Ms. A *cherme*, germe (?) — [5] Ms. B: *ou ne finy*. — [6] Ms. A: *bridro*.

FABLO DE LA CREATIEU DEL REY

DE LAS BESTIOS A QUATRE PES

FABLO DE LA CREATIEU DEL REY

DE LAS BESTIOS A QUATRE PES (a)

Del temps que quauqués baux cresiau que Jupiter
Ero lou rey[1] del sel et Pluton de l'enfer,
Toutés lous animals qu'erou dessus la terre
Parlabou comme l'homme et se fasien la guerro.
Lou porc opribadat en lou brutal singla
Se batien[2] cado jour, prestes a s'estrangla;
La bicho ambé la cabro, en mangean, se gourmabou,
Fasien jougua la bano et toujour se tustabou;

FABLE DE LA CRÉATION DU ROI

DES BÊTES A QUATRE PATTES

Au temps où quelques simples croyaient que Jupiter — était le roi du ciel et Pluton celui de l'enfer, — tous les animaux qui étaient sur la terre — parlaient comme l'homme et se faisaient la guerre. — Le porc domestique avec le sanglier brutal — chaque jour se battaient, prêts à s'étrangler; — la biche avec la chèvre en mangeant se gourmaient; — elles se heurtaient toujours et faisaient jouer la

[1] Ms. A : *Fouguesso rey.* — [2] Ms. A : *Sa batien.*

Las martrés et lous cats arpabou lous raynals,
Et lous azés voulien prouceda lous chavals;
Lou tigré boudignoux[1], qu'es toujour en coulere,
S'herissabo d'abort que vesié la pantero;
Lou roudairé de loup, qu'es toujour d'apetis,
Voulié guarda lou pargue en despiech del mostis.
Alaro tout bestial, doumestique et sauvatge,
Sovié destinctamen parla nostré lengatge,
Talomen que lous miols, lous azés et lous cats,
Erou tant elouquens que nostres advocats.
Quand Jupiter vejet naisé tant de corellos,
Que lou plus pichot rat mangabo [2] las moustellos,
[Our]dounet, per finy toute contestotiou,
[Que] lou bestial crees un rey per eslectiou.
[Et] designet lou temps[3],lou mes lou jour et l'hou[re],
Per tené lous Estats al miech del bosc de Moure. (*b*)
D'abort chaque anima[l] toupet a l'arrestat;
Un chaqu'n se piquet de se metre en estat
Per parestré amb hounou dins aquelle compagne.
Toutés, al jour marquat, se van metré en campagne;

corne; — les martres et les chats déchiraient les renards à coups de griffe, — et les ânes voulaient précéder les chevaux; — le tigre refrogné et qui est toujours en colère, — aussitôt qu'il voyait la panthère, se hérissait; — le rôdeur de loup, qui est toujours en appétit — voulait garder le parc aux bestiaux, en dépit des mâtins. — Alors tout animal, sauvage ou domestique, — savait distinctement parler notre langage; — tellement que les mulets, les chats et les ânes, — étaient aussi éloquents que nos avocats.

Lorsque Jupiter vit naître tant de querelles, — *à ce point* que le plus petit rat mangeait les belettes, — pour finir toute contestation, il ordonna — que, par élection, la gent animale créât un roi. — Il désigna le temps, le jour, le mois et l'heure, — pour tenir les États au milieu du bois de la Mure. — D'abord chaque animal topa à l'arrêté : — un chacun se piqua de se mettre en état — afin de paraître avec honneur dans cette compagnie. — Tous au jour marqué

[1] Ms. B: *roundinous.* — [2] Ms. B: *mourdissiôu.* — [3] Lecture un peu conjecturale.

Chacun, per oubéy, couris al rande-vous,
Lou cat ambé lou rat, lou loup ambé lou goux,
Sans ausa soulamen se fa michante mino,
De pau que Jupiter on lus grotés[1] l'esquino.
Un chacun o son tour oupinet libromen,
Y parlet haut et clar, diguet son sentimen.
Un servy de cent ans, estimat des pus satges,
Aguet la coumissieu de cuilly lous soufratges :
L'our[s] oguet dous cens vois, lou tigré dex de mens,
Lou chaval n'oget millo et l'aze quinzé cens;
L'elephan ny lou biau, per grande desfourtune,
Ny lou reynoceros, oun n'oguerou pas qu'no.
Lou miol, en reguignan, voulguet fa lou motois,
Mais lou diable de l'un que ly dounet[2] sa bois.
Lou goliard esquirol[3], ambé so co levade,
[Pens]abo d'empourta lou septré de voulad[e];
Mais tout d'un cop pores un [cro] codille[4] offroux,
Que parle en insoulen escouman de couroux[5] :
« — Yeu vollé, s'oudis el, que ma negro persoune

se vont mettre en campagne;—chacun, pour obéir, court au rendez-vous, — le chat avec le rat, le loup avec le chien, — sans seulement oser se faire mine mauvaise, — de peur que Jupiter ne les étrillât (*littéralement:* ne leur grattât l'échine).

Un chacun à son tour opina librement, — dit son sentiment et parla haut et clair. —Un cerf de cent ans, estimé des plus sages, — de recueillir les suffrages eut commission : — l'ours eut deux cent voix, le tigre dix de moins;— le cheval en eut mille et l'âne quinze cents; — l'éléphant et le bœuf, par grande malechance, — et le rhinocéros, n'en eurent qu'une. — Le mulet en ruant voulut faire le matois,—mais le diable fut du seul animal qui lui donna sa voix(?)— Le hardi écureuil, avec sa queue levée,— croyait à la volée d'emporter le sceptre, — lorsque tout à coup parait un crocodile affreux, — qui parle en insolent écumant de courroux : — « Je veux, dit-il,

[1] Ms. B : *li grotesse.*— [2] Correction dont nous ne nous dissimulons pas l'insuffisance, on lit au Ms A : *me dounet.*— [3] Corrigé d'après le Ms. B. Le ms A. donne : *rousignol.*— [4] Corrigé d'après le ms. B. Ms. A : *codille.* — [5] Corrigé en partie d'après le ms. B. Le ms. A ne donne aucun sens : *Que parle en sounen es escumain de couroux.*

» De tord et de trovés enporté la couroune.»
Aquel moustre del Nil [1] porlet tant fieromen
Que lou lion, qu'ovié souffert paisiblomen
Tout ce que s'ero dich dins aquelle osemblado,
Irritat jusque al col d'une talo brovado,
Dins doux cops de sa co l'estourdiguet tant fort
Que piey dins un mochal lou laiset redde mort.
Aprés aquelle actieu tout lou bestial l'admire
Et crido qu'es lou soul digne d'estre leur siro.
Aital fouguet creat, sans que res s'opausés,
Rey de tout lou bestial que marche a quatré pés.
Penden q'aquelle cour: Vivat! vivat! cridabo,
L'azé, qu'o boune bois, se degorgomelabo.
D'aquy toutes essens [2] s'en anerou digna
Et non monquerou pas de se pla gaudina.
L'aze fouguet l'hounou de toute aquelle feste
Et mettet al lion la couroune à la testo.
Aprés abe dignat fort mannifiquomen
[C]onduguerou lou rey dins son oportemen.
Lou mounarque conten d'abort fouguet fa crido

que ma personne noire,—à tort et à travers, emporte la couronne.» — Ce monstre du Nil parla si fièrement, — que le lion, qui avait paisiblement souffert — tout ce qui s'était dit dans cette assemblée, — irrité jusqu'au col d'une telle bravade, — l'étourdit si fort en deux coups de sa queue, — que puis, d'une seule morsure, il le laissa raide mort. — Tous les animaux l'admirent après cette action — et crient qu'il est le seul digne d'être leur sire. — Ainsi il fut créé, sans que rien s'y opposât, — roi de toute la gent animale qui marche à quatre pieds.

Pendant que cette cour criait: Vivat! vivat! — l'âne, qui a bonne voix, s'égosillait à braire. — De là, tous ensemble s'en allèrent dîner, — et ils ne manquèrent pas de se bien divertir. — L'âne fut l'honneur de toute cette fête, — et au lion il mit sur la tête la couronne. — Après avoir dîné très-magnifiquement, — dans ses appartements on conduisit le roi. — Le monarque content fit défender

[1] Ms. A et B : *del nil* — [2] Ms. B : *countent's*.

D'oun se querella pas sus pene de la vido,
Aprés congediet bestial gros e menut,
A talo conditieu de poga lou tribut.
Lou rey visquet sept ans ou beleu davantatge,
Aymat et respetat de tout lou vesinatge,
Sans cap de desplozé ny d'incoumouditat,
Jusque que tout d'un cop se trouvet tourmentat
De tant grandos douloux per touto sa persoune
Que penset escompa son septre et sa couroune.
Lous sieux, qu'oymabou may lou veire mort que vieu,
Lou laisabou paty sans cap de compossieu.
Mais aquel fiert vieillart, qu'on poudié pas pus couré,
De ratge et de talen se mangabo[1] lou mouré,
Fosié bronzy sa co, s'en vatié del coustat,
Herissabo son crin, soufflabo comme un cat;
Oquel animal donc, qu'on pert jomay couratge,
Al lioc de s'estouva[2], devenguet plus sauvatgé.
Coumo lou gran Cerbero, escumo de furou,
Jeto fioc per lous yols, ressemble un loup gorou,
Menasso de so griffo et de sos dens murtriei[res]

d'abord (*littéralement :* fit faire cri)— de ne plus se quereller, sous peine de la vie. — Après il congédia toute la gent animale, grosse et petite, —à telle condition de payer le tribut.

Le roi vécut sept ans, ou peut-être davantage,— de tout le voisinage aimé et respecté, — sans nulle incommodité et sans déplaisir, — jusqu'à ce que, et tout à coup, il se trouva tourmenté — de si grandes douleurs dans toute sa personne, — qu'il pensa jeter sa couronne et son sceptre. — Les siens, qui aimaient mieux le voir mort que vivant, — le laissaient souffrir sans nulle compassion. — Mais ce fier vieillard, qui ne pouvait plus courir, — de rage et de faim se mangeait le museau ; — il faisait bruire sa queue, il s'en battait le côté, — il hérissait son crin, il soufflait comme un chat. — Cet animal donc, qui nenperd courage jamais, — au lieu de s'apaiser, devint plus sauvage. — Comme le grand Cerbère, il écume de fureur, — il jette le feu par les yeux, il ressemble à un loup ga-

[1] Ms. B : *se mourdissió.* — [2] *S'estouva,* s'étuver, prendre un bain chaud et, par extension, se calmer.

De fairé bouchorié per toutes los corrieires,
Et juro que lou sang per tout veyran courry,
Se non ly pourtou pas proyo per lou nourry.
Son pople, que sap prou que non es pas rallairé,
Ly respon qu'el es presté a tout fa per ly plairé.
Mais, sans res escouta, se leve tout d'un cop
Et coumando al choval de prené lou golop,
D'oun s'oresta jomay, de faire dilligence,
D'ana dins la tenour[1] de son oubeissence,
Averty sous subjets que, sans perdré un moumen,
Lou vengou vesita chacun ambé un presen.
D'abort on vey veny de toutes lous bouscatges
De troupes d'onimals per randré leurs houmatges.
Dous tigres, coumandats ambé doux leoparts,
Menero[n] vitomen dex biaux et sieys rouars [2].
L'on vesié, d'un coustat, oriva de mouninos,
De levrés, de lopins, de cats e de fouinos;
Los fédos, lous ognels, lous bossieux[3], lous moutous,
Los cabros, lous cobrits veniau à vés moulous,

rou;—de sa griffe et de ses dents meurtrières, il menace—de faire une boucherie par toutes les rues,—et il jure que l'on verra le sang courir partout,—si on ne lui porte pas une proie pour le nourrir. —Son peuple, qui sait assez qu'il n'est pas railleur,—lui répond qu'il est prêt à tout faire pour lui plaire.— Mais *lui*, sans rien écouter, se lève tout d'un coup—et commande au cheval de prendre le galop,— de faire diligence, de ne s'arrêter jamais — et d'aller dans la teneur de son obéissance,— avertir ses sujets que, sans perdre un moment,—ils le viennent visiter chacun avec son présent.

[1] Le ms A ne présente ici aucun sens: *Dou douna dins la hounoux* Le ms. B: *D'ona dins sous estats* —[2] *Rouars :* bœufs jeunes et vigoureux par opposition à *biaux*, bœufs plus âgés, dans le Rouergue. Suivant d'autres, le mot *rouar*, perdu aujourd'hui dans le pays de dom Guérin, aurait désigné autrefois le porc sauvage Mais c'est là une erreur, je pense. Dans l'espèce bovine, on distingue *lou vedel* ou *vudel* (le veau), *lou brau* (jeune taureau d'un à deux ans), *lou rouar* (bœuf de deux à cinq ans), *lou biau* (bœuf adulte de cinq à huit ans). —[3] *Bossieu*, agneau d'un à deux ans ou jeune bélier. Le bélier se nomme *aret;* puis vient le mouton, qui est plus âgé : *moutou.*

Et tal[s] qu'ouiau voulgut ly douna d'onorairé,
[Estu]diabon son gout ofy de ly complaire.
Vesias veni[1] de lion de grosses elephans
De comels d'Auriant, de servis et d'elans[2].
Aurias dich, en vesen lou bestial qu'oribabo,
Qu'n delutgé nouvel lo terro menossabo.
Jusqu'os as porcs-moris, jusqu'os as herissous,
Lous rats grieules, coussi jusquos mendrés rotous ?
Tout al Louvre[3] venguet en grande diligence
Per fa veiré al lion sa promte oubeïssence.
Quand lou lion vejet son pople tant soumés,
Son esprit irritat fouguet d'abort remés ;
Permettet al bestial lo casso de la luno,
De rousiga[4] per tout et mangea la coumuno ;
Mais non perdounet pas lou loup ni lou roynal,
Qu'on s'erou pas trouvat on oquel fiér journal.
Aquellés dous goulars mongabou soupo graso,
L'un dins un galinié, l'autré dins une jasso.

D'abord on voit venir de tous les bois — des troupes d'animaux pour rendre leurs hommages. — Deux tigres commandés avec deux léopards — lui amènent sur-le-champ dix bœufs et six taureaux. — On voyait d'un côté arriver des guenons, — des lièvres, des lapins, des chats et des fouines ; — les brebis, les agneaux, les jeunes béliers, les moutons, — les chèvres, les chevreaux, venaient par groupes nombreux, — et tel qui avait à cœur d'honorer dignement son maître (?) — étudiait son goût afin de lui complaire. — On voyait venir de loin de gros éléphants, — des chameaux d'Orient, des élans, des cerfs. — Vous auriez dit, en voyant le bétail qui arrivait, — qu'un déluge nouveau menaçait la terre. — Jusqu'aux porcs marins, jusqu'aux hérissons, — les rats de gouttière, comment jusqu'aux moindres rats (?) — tout au Louvre vint en grande diligence — pour faire voir sa prompte obéissance au lion.

Quand le lion vit son peuple si soumis, — son esprit irrité fut remis d'abord. — Il permit à la gent animale la chasse de la lune, — de ronger partout et de manger *sur la part* commune ; — mais

[1] Ces deux mots manquent au ms. A ; nous les empruntons au ms. B. — [2] Même observation. Quelques débris de lettres du ms. A autorisent très-bien la restitution. — [3] Ms. B : *Tout à l'ouro.* [4] Ms. A. *de rousigo.*

Demourerou cochats quinze jours, per lou mens,
Penden que lou lion fosié sous reglomens.
Mais aprés quaqué temps, per repora leur fauto,
Onerou vesita Sa Mojestat molauto.
Lou loup, tout lou premié, voulguet fairé sa cour ;
Mais n'ojet[1] pas dounat tout escas lou bon jour,
Que lou rey lou troitet de foubo, d'hipoucrito ;
Ly diguet qu'on obié que fa de sa visito;
Que lou voulié puny sans cap de compossieou,
E qu'obié[2] meritat d'estre escourgat tout vieou[3];
Qu'el ambe lou raynal fasien de goulardados[4],
Atte[n]den qu'el fogués[5] los derrieires bodados :
« — Toutes los onymals, ormis tus, goulordas,
» M'an pourtat un ognel ou quauque vudel gras. »
« — Yeu souy pus malhuroux qu'onimal de lo tere,
» Ly reuspondet lou loup, tout say me fo lo guerro.
» Yeu vous voulié pourta l'autre jour un moutou,

il ne pardonna pas le loup ni le renard,— qui ne s'étaient pas trouvés à cette fière journée.

Ces deux gourmands mangeaient soupe grasse, — l'un dans un poulailler, l'autre dans une bergerie. — Ils demeurèrent cachés pendant quinze jours au moins, — pendant que le lion faisait ses ordonnances. — Mais, après quelque temps, pour réparer leur faute, — ils allèrent visiter Sa Majesté malade. — Le loup voulut faire sa cour tout le premier; — mais il eut à peine donné le bonjour, — que le lion le traita d'hypocrite, de fourbe, — lui dit qu'il n'avait que faire de sa visite, — qu'il voulait le punir sans aucune compassion — et qu'il avait mérité d'être écorché tout vif; — que le renard et lui faisaient de bonnes gueulées, — attendant qu'il fît, lui, les derniers bâillements : — « Tous les animaux, hormis toi, goinfre, — m'ont porté un agneau ou quelque veau gras. »

« Je suis le plus malheureux animal de la terre,— lui répondit le loup; tout me fait la guerre ici. — Je vous voulais porter l'autre jour un mouton, — mais quelques endiablés vinrent d'un coin — *si vite*

[1] Ms A: *n'osé*.— [2] manque au Ms. A. Restitué d'après le Ms. B. — [3] Même observation. On lit seulement au Ms. A : *ié meritat d'e*.— [4] Ce vers a été écrit postérieurement par une autre main.— [5] Ms. A : *fouguès*.

» Mais quauqués endioblats benguerou d'un cantou,
» Que s'on ogés obut mas cambes per ogeude,
» Me voulian ossouma qadun omb uno gudo.
» S'ieu passe pres de l'aigue et vole vieure un gloup,
» Toutes cridou d'abort : Paro ! paro ! lou loup !
» Desq'ieu mostré lou nas, lous pus mendrés moinatges,
» Cridou [1] coume de fols et me disou d'outratges.
» S'ieu prené quauqués cops un ognel escortat,
» Ay lous pastrés al qioul jusques que l'ay quitat.
» S'oprotgé d'un troupel, me cridou : Souyro ! souyro[2]!
» Et la pau que me fan me fo veny lo fouyro[3].
» Pastres et pastrillous, tout oquelles moraux,
» Idolou tout al cop jusquos ô veny vaus.
» Souven lous mojourals m'espouliou[4] lous anices[5]
» [E] me fan penchena per dous ou tres mosticé [s].
» Cal diablé on fugirié d'ausy tout oquel bruch ?
» Otobé quauques cops on ay [6] pas pial essuch.
» Mais, malgré mon malheur, yeu vous ou jure, Siro,

que, si je n'avais eu mes jambes pour aide, — ils m'auraient peut-être assommé chacun avec un pieu. — Si je passe près de l'eau et si je veux boire une gorgée, — tous crient d'abord : Pare ! pare ! le loup ! — Aussitôt que je montre le nez, les plus petits enfants — crient comme des fous et me disent des injures. — Si quelquefois je prends un agneau écarté *du troupeau*, — j'ai les pâtres au derrière jusqu'à ce que je l'aie quitté. — Si j'approche du troupeau, on me crie : Sus ! sus ! — et la peur que l'on me donne me fait venir la colique. — Pâtres et petits pâtres, tous ces marauds — hurlent à la fois, à en devenir fous. — Souvent les métayers me secouent la toison — et me font poursuivre (*littéral.* : peigner) par deux ou trois mâtins. — Qui diable ne fuirait d'ouïr tout ce bruit ? — Aussi bien quelquefois je n'ai pas un poil sec. -- Mais, mal

[1] Ms. A: *Cridou d'abort.* [2] *Souyro ! souyro !* Sus ! sus ! se dit en parlant du loup. — [3] *Fouiro*, colique, flux intestinal. — [4] Ms. B: *m'espoulsou* (faire tomber, secouer la poussière). — Le *mojoural* est le chef des bergers dans un grand troupeau ; les pâtres qui sont sous ses ordres s'appellent *pillars*. — [5] *Anices*, toison courte et fine du jeune mouton. — [6] Ms. B : *yeu n'ai pas*.

» Mon presen, l'autre jour, on ero pas lou piro ;
» Car yeu vous avié pres un fort noble robas,
» Moufle, luzen, espés : jomay res de tant gras.
» Yeu l'ovié recondut dins une bortossade
» Qu'n singla de tres ans l'aurié pas trovessade.
» Yeu lou cresié cochat[1] as demons de l'enfer ;
» N'aurié pas esperat[2] que lou viel Lucifer,
» Qu'es lou pus esclairat de la troupe infernalo,
» Lou m'ogués devignat dedins oquel[3] dedalo.
» Mais lou traité roynal m'espiet a l'escart
» E me lou gropignet, sans me fa cap de part.
» E[l] a lou diablé al nas, el es ple de finesso ;
» Jomay cap de filou n'oget tant de souplesso ;
» Car el[4] non fa pas res qu'estudia nioch e jour
» Coussy fairé a quauqu'n quauque malheuroux to[ur].
» Cal aurié cresegut que mon ancien compaire
» Me raubés un presen q'ieu vous onabo fa[ire]?
» Cependan lou goulart, mesmé à mous yols vesen[s],
» S'en lequabo lous pots, s'en curabo las dens.

gré mon malheur, je vous le jure, Sire, — mon présent, l'autre jour, n'était pas le pire *de tous;* — car j'avais pris pour vous un fort noble blaireau,— dodu, luisant, épais; jamais rien de si gras. — Je l'avais caché dans un buisson *tellement* touffu,— qu'un sanglier de trois ans ne l'aurait pas traversé; — je le croyais caché aux démons de l'enfer. — Je n'aurais pas supposé que le vieux Lucifer, — qui est le plus éclairé de l'infernale troupe, — me l'eût deviné dedans ce dédale;—mais le traître renard à l'écart m'épia,—et il me l'enleva sans me faire aucune part! — Il a le diable au nez, il est plein de finesse; — jamais aucun filou n'eut autant de souplesse, — car il ne fait rien qu'étudier jour et nuit — comment faire à quelqu'un quelque malheureux tour. — Qui aurait cru que mon ancien compère — m'eût enlevé un présent que j'allais vous faire? — Cependant le goinfre, à mes yeux voyants même, — s'en léchait les lèvres, s'en nettoyait les dents ! — Si vous n'y remédiez, moi je vous jure, Sire, — qu'il fera contre vous quelque chose de

[1] Gallicisme. Le ms B. donne une leçon meilleure : *cabit.* — [2] Même observation. Ms. B : *esperat.*— [3] Ms B: *dins oquelo.*— [4] Ms. A : *Car de*

» S'on y remedias, yeu vous ou juro, Siro,
» Que contre vous un jour fara quiquon de piro.
» Hierc, al vol del copou, sans fiolat et sans las,
» Yeu ly vejere prene un bel levraut al jas.
» Tout say ou vous peris, tout say vous ourouïno;
» On vous espargne pas ny poule ny golino.
» Se pot dins vostre cour intra de rescondous,
» On vous laisara pas cap dindos ny copous.
» Se sap une perdis dins un bouis ajoucade,
» N'a pas pauso ny fy que non l'aje mongade.
» El non saurié laisa ny raso ny bortas
» Sans que non y furés, sans y metre lou nas.
» Perpetuellomen as lopins fo lo guerro.
» Se non vous ovisas, de[s]pople vostre terro.
» Vous lou vaille, en un mot, Siro, per l'onimal
» Lou pus michant del monde e lou pus delouyal. »
Penden que lou golan porlabo de la sorte,
Lou pauré criminel escoutaba o lo porto,
Et, tout tiban l'aureille, el fosié son proujet,
[Att]enden que del [rey] l'autre ogés pres con[get].
Lou loup[on] fosié pas que sourty de la salo,

pire un jour.—(Hier, au chant du coq (*littéral.*: au vol du chapon), sans filets et sans lacs, — je lui ai vu prendre un beau levraut au gîte.— Il vous dévaste tout, il vous ruine tout ici;— il ne vous épargne ni poule, ni geline. — S'il peut dans votre cour entrer en cachette, il ne vous laissera ni dindes, ni chapons. — S'il sait une perdrix cachée et se reposant dans un buis,— il n'a ni repos ni fin qu'il ne l'ait mangée.—Il ne saurait laisser ni haie, ni buisson — qu'il n'y furette et qu'il n'y mette le nez.— Il fait perpétuellement la guerre aux lapins. — Il dépeuple votre terre, si vous ne vous en avisez. —Je vous le donne en un mot, Sire, pour l'animal — le plus déloyal et le plus méchant du monde.»

Pendant que le galant parlait de la sorte, — à la porte écoutait le pauvre criminel, — et, tout en dressant l'oreille, il faisait son projet, — attendant que l'autre eût pris congé du roi.

Le loup ne faisait que sortir de la salle — quand le renard, caché, sortit de son gîte — et s'alla se prosterner devant Sa Majesté, — la

Quand lou roynal rescost sourtiguet de so calo
E s'onet prousterna dovan So Mojestat,
Lou preguan que fougués un moumen escoutat.
Olaro lou rusat, qu'on manquo pas de lenguo,
Coumenset gravomen de fairé son horengue.
Ausés coussy porlet aqueste Ciceron,
Toujour oginoulliat al dovan del lion :
« — Siro, que que lou loup vous ageo sauput dire,
» Vous n'ovés pas ogut jomay dins vostre empiré,
» Omay non aures pas jomay quap d'onimal,
» Qui pouscas tant counta coume sur lou roynal ;
» Car per vous fa pourta longomen lo courouno
» E per morqua lou sion qu'ay de vostre persouno,
» Coumo lou pus fidel qu'ojas dins vostre houstal,
» Des qu'ojere sauput que vous trouverés mal
» Et que vostres doulous vous fosian tant lo guerro,
» Oneré guaire be fa lou tour de lo terro ;
» Consultere per tout lous pus soven douctoux,
» Sul remedy que qual quontre vostros doulous,
» Et, sans perdre mon tems, sans esporgna ma pato[1],

priant qu'il fût écouté un moment.— Alors le rusé, qui ne manque pas de langue, — commença de faire sa harangue gravement. — Ecoutez comment parla ce Cicéron, — au devant du lion, toujours agenouillé :

« Sire, quoi que le loup ait su vous dire, — jamais dans votre empire vous n'avez eu — et jamais vous n'aurez aucun animal — sur lequel vous puissiez compter comme sur le renard ! — Car, pour vous faire porter la couronne longuement — et pour marquer le soin que j'ai de votre personne, — comme le plus fidèle que vous ayez dans votre maison. — dès que j'ai su que vous vous trouviez malade — et que vos douleurs vous faisaient ainsi la guerre, — j'allai bien presque de la terre faire le tour ; — je consultai partout les docteurs les plus savants — sur le remède qu'il faut contre vos douleurs, — et, sans perdre un moment, sans épargner ma patte,

[1] Manque au Ms. A. Restitué d'après le Ms. B.

» Anère faire un vot [1] ol tombel d'Ipoucrate [2].
» Medecis, chirurgiens, faseires de qougueurs [3],
» Fouguerou consultats omb [4] lous auperoteurs,
» E fouguet prounonceat d'une vois generallo
» Que vostré molautié non ero pas mourtallo ;
» Que serias leu guerit et que vieurias longtemps,
» Piey qu'ourias [5] opetis de toutos vostres dens ;
» Mais que, per non tourna jomay dins lo soufrenço,
» Vous colié, gran Mounarque, en toute diligenço,
» D'un loup escourgeat vieu d'abort prene lo pel,
» E vo'n solla lou corps, sans cap d'autré oporel.»
Lou lion coumondet d'abort a doux mosticés,
Que roudabou toujour oval per lous offices,
D'ona querré tout vieu lou loup qu'ero sourtit
Et de lou ly mena liat coume un cobrit.
Oquellés doux courriés, dieoux sap ce golouperou,
Et se dins quatré saux lou golon otroperou.
Oital moussu lou loup fouguet leu goroutat
Et conduch ombé hounou dovan So Mojestat.
Penden tout lou comy lou roynal lou roliabo

— j'allai faire un vœu au tombeau d'Hippocrate. — Médecins, chirurgiens, herboristes, drogueurs,— ainsi que les opérateurs, furent consultés, — et il fut prononcé d'une voix générale — que votre maladie n'était pas mortelle,— que vous vivriez longtemps, que vous seriez bientôt guéri,— puis que vous auriez appétit de toutes vos dents ; — mais que, pour ne revenir jamais dans cette souffrance, — il vous fallait, grand monarque, en toute hâte, — d'un loup écorché vif d'abord prendre la peau — et vous en envelopper le corps, sans aucun autre appareil. »

Le lion commanda aussitôt à deux mâtins, — qui rôdaient toujours dans les bas offices, — d'aller chercher tout vivant le loup qui était sorti— et de le lui amener lié comme un chevreau. — Ces deux courriers, Dieu sait s'ils galopèrent — et si, dans quatre sauts, ils

[1] Manque au ms. A. Restitué d'après le ms.B.—[2] Même observation. Le nom d'Hippocrate ne se lit cependant pas très-bien. Le ms. A. ne donne que : *ol tombel.* — [3] *Qougueurs.* Est-ce un mot inconnu ou une erreur du scribe ? — [4] Ms. A : *ombé.* — [5] Ms. A : *qu'ovias.*

Et risié coume un bauch quand lou loup s'esfouirabo.
Et lou drolle, rovit de se poude venjea,
S'oprotge del comy espres per l'autrotgea.
« —[A], soudis, lou pendard! qual qué lou sayou saute
» [Et ser]vigue d'enplastre o nostro rey molaute.
» Yeu te vollé enseigna de porla coumo cal.
» Tu non counouisés pas incare lou roynal.
» Tu seras escourgeat tout vieu, moussu lou drillo.
» Que crey guilla Guillot, souven Guillot lou guillo (c).»

attrapèrent le galant! — Ainsi fut bientôt garrotté monsieur le loup — et conduit avec honneur devant Sa Majesté.

Pendant tout le chemin, le renard le raillait — et il riait comme un fou, quand le loup s'en allait en diarrhée. — Aussi le drôle, ravi de se pouvoir venger, — exprès pour l'outrager s'approche du chemin : — « Ah! le pendard! dit-il, il faut que le sayon saute — et serve d'emplâtre à notre roi malade!— Je veux t'apprendre, moi, à parler comme il faut. — Tu ne connaissais pas encore le renard : — tu seras écorché tout vivant, monsieur le drille.— Qui croit tromper Guillot, souvent Guillot le trompe! »

NOTES COMPLÉMENTAIRES

(*a*) Sujet traité par Esope, le roman du Renart, Faerne, Lafontaine, le Père Giraud, l'auteur des *Fables causides de La Fontaine en bers gascouns*, Bigot, etc.

Comme celui du *Renard et du Corbeau*, il a été détourné de son ancienne signification par Diouloufet.

(*b*) Le bois auquel il est fait allusion ici se trouve sur le plateau du Larzac, non loin de l'Hospitalet, petite localité que traverse la route nationale de Montpellier à Clermont-Ferrand.

(*c*) Ce dicton populaire rappelle le vieux proverbe attribué à Merlin par Lafontaine (Fables, liv. IV, XI) : « *Tel cuide engeigner autrui qui souvent s'engeigne lui-même*.

ERRATA

—

P. 9, ligne 11, de Nant, *lisez :* de Nant [2].
P. 10, lignes 27-28, Ronisard, *lisez :* Ronsard.
P. 11, l. 33, qu'on lui fait suivre, *lisez :* qu'on lui fit suivre.
P. 19, l. 21, bien que nous soyons en hiver, *lisez :* pourvu que nous ne soyons pas en hiver.
— lignes. 31-32, de leurs eux, *lisez* : de leurs feux.
P. 22, lignes 34-35, et en même temps, *lisez : fait entendre* en même temps.
P. 33, l. 17, Saint-Martin-du-Vican, Saint-Martin-du-Bourg, *lisez :* Saint-Martin-du-Vican, c'est-à-dire Saint-Martin-du-Bourg.
P. 51, l. 8, de ma mayre [2], *lisez :* de ma mayre [2].]
— l. 17-18, de ma mère.— Je travaille, *lisez :* de ma mère, — je travaille.
P. 60, l. 35, defender, *lisez :* defendre.
P. 61, l. 33, qui n'en perd, *lisez :* qui ne perd.

TABLE

Avertissement.	1
Sounet sur lou valoun de Nant.	5
Description de la ville et du vallon de Nant.	7
Notes complémentaires.	29
Fablo del loup et de l'ognel.	35
Notes complémentaires.	41
Fablo del roynal et del courpotas.	43
Notes complémentaires.	47
Lo Fablo de l'azé.	49
Fablo de la creatieu del rey de las bestios a quatre pes.	55
Notes complémentaires.	71
Errata.	73
Table.	74

NANT
ET
SES ENVIRONS

E. Pocheville del.

Trèves
Trèvezel R.
St Sauveur du Larzac
Moulinels
Dourbie R.
St Salpice
Causse Bégou
la Parete
le Banisset
les Airs
Gouffre
les Plos
Hondrebon
Laubiguier
Cantobre
la Bousserole
les Cunge
Bellas
Roc Nantais
Branle
la Rougerie
la Liquisse Basse
la Liquisse Haute
les Doctrinaires
l'Oratoire
Fontaine
le Pont
le Viala
Cros Bas
la Paroisse
le Clos
Singleirse
le Brunel
NANT
l'Abbaye
Dourbias
ST JEAN du Bruel
Ambeus
la Moulinie
Tune
Mre Martinet
Vebres
Dourbie R.
Fongaufelles
les Sinières
Estrade
Terondels
Agues
Beauvoisin
St Martin du Vican
Castelnau
St Michel de Rouvic
le Viala
Combecave
Hermitage de St Alban
le Mas de Sadde
la Riviere
le Mas de la Place
le Mas del Prat
la Borie de Peres
le Mas de Pommiers
le Sambuc
Grange
Lac
Source de Durson
Egalieres
Canalettes
la Bouscarie
Combefort
le Caussanel
la Bourrelle
Bac
Fraysinels
le Benefire
Sauclieres
Coudergues
Hauts
l'Hospitalet

PLATEAU DU LARZAC

CEVENNES (MONTAGNES)

Imp. Centrale du Midi.